

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

# PHENIX MAG



**Anthony Danzo**  
**Freddy François**  
**Gulzar Joby**  
**Michel Lamart**  
**Annette Luciani**  
**Marie Neray**  
**Emmanuelle Nuncq**  
**Olivier Pietroy**  
**Patrick Vast**

Phénix Mag Nouvelles n°11  
Février 2011



# SOMMAIRE

- **Freddy François**  
La galerie des damnés **5**
  
- **Joby Gulzar**  
La Belle vie **19**
  
- **Emmanuelle Nuncq**  
Mr Andrieux est un ours mal léché **25**
  
- **Olivier Pietroy**  
Queue déni! **29**
  
- **Michel Lamart**  
Celluloïd Man **33**  
*Illustré par Emmanuelle Nuncq*
  
- **Patrick Vast**  
S-M **37**
  
- **Annette Luciani**  
Variation sur un conte **43**
  
- **Marie Neray**  
L'Oeil de l'olive **47**
  
- **Anthony Danzo**  
A Fleur de peau **53**

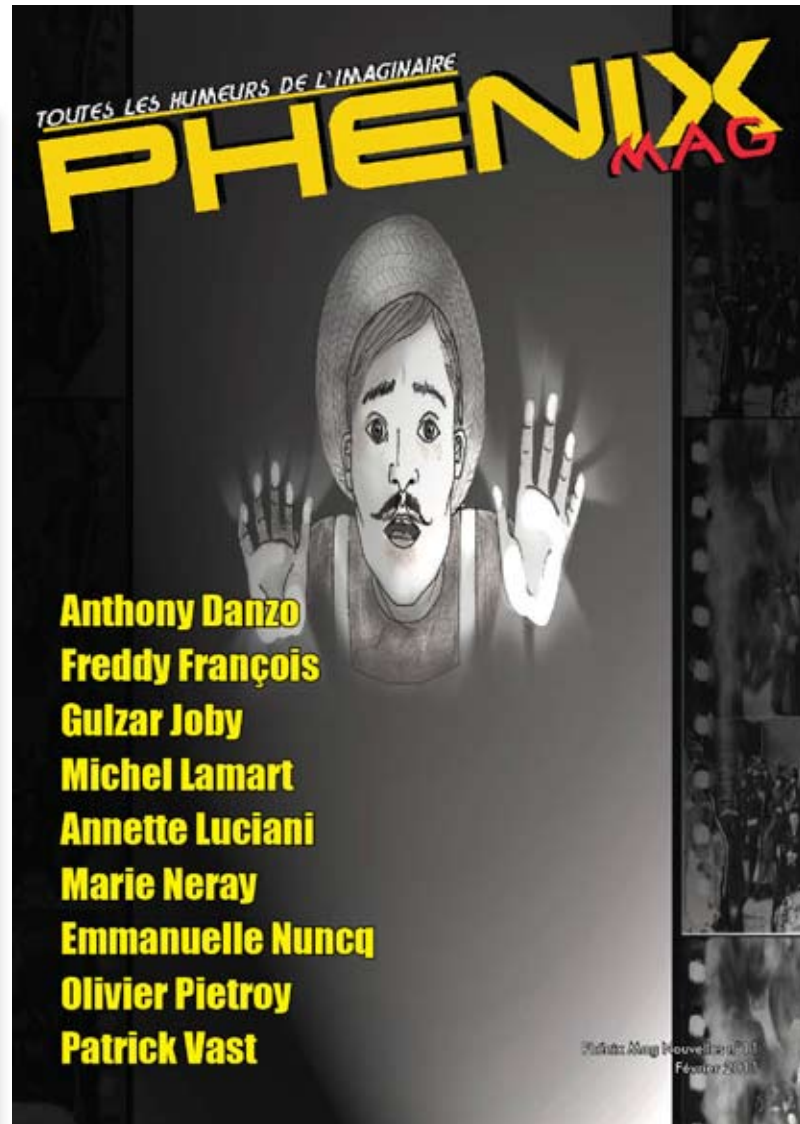


Illustration de couverture : Emmanuelle Nuncq

## ***Avertissement***

*Un mélange de notre appel à textes «Super Héros» et des textes sans thème font de ce numéro un amalgame un peu particulier qui vous donnera entière satisfaction, nous en sommes certains.*

Phenix Mag Nouvelles n°11, février 2011. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be).

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Anthony Danzo, Véronique De Laet, Freddy François, Joby Gulzar, Michel Lamart, Annette Luciani, Marie Neray, Emmanuelle Nuncq, Olivier Pietroy, Patrick Vast.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.



# FREDDY FRANÇOIS

## La Galerie des damnés



*Le petit Freddy François est né en 1964 dans un petit bourg jouxtant la belle ville de Thionville.*

*A peine en a-t-il terminé avec langes et biberons que la famille migre vers le Nord de la France. « LE NOOORD ! » Comme dirait Michel Galabru dans « Bienvenue chez les Ch'tis ».*

*Trente années passent avec ses hauts et ses bas. La ville de Lille prend de plus en plus d'ampleur et il est grand temps de migrer une nouvelle fois.*

*Cette fois, c'est plus vers le Sud que le petit Freddy à présent devenu grand et notoirement gros pose ses valises.*

*La belle ville de Lens est choisie. Géographiquement parlant, c'est au Sud par rapport à Lille !*

*Depuis 1998, Freddy réside avec sa dulcinée dans un quartier tranquille de Lens.*

*Depuis tout petit, Freddy aime conter des histoires. Surtout à ses petites sœurs. Il leur narre des histoires démentes dignes des Tex Avery.*

*Ses premiers écrits, c'est à l'âge de vingt ans qu'il les signe. Des apparitions dans des fanzines tels que « Frénétique » ou encore, une plus longue collaboration avec « l'Annonce bouquins ».*

*Puis, les aléas familiaux et professionnels ont fait que Freddy n'a plus écrit. Mais c'était au fond de lui. Il ne pouvait résister à l'appel de la plume.*

*Et depuis 2006, Freddy est fier de participer à l'aventure de « Phénix ».*

*Une petite flopée de nouvelles publiées sur Phénix et un Ebook regroupant une bonne partie de mes nouvelles, voilà mon parcours de bataille.*

— Allez les gars ! Il va pas se creuser tout seul ce satané tunnel, hurle Daniel, le chef d'équipe.

Le fracas des marteaux-piqueurs, du ronflement des groupes électrogènes et de tous ces bruits qui accompagnent des travaux dominant aisément la voix du chef. Et malgré sa voix forte, il ne peut lutter contre cette armada d'outils tous aussi bruyants les uns que les autres.

Daniel s'avance. Il passe une de ses lourdes bottes par-dessus un tuyau pneumatique. Sur sa droite, deux hommes consolident un étau. À demi courbés sous la voûte, ils ahanent tout en assenant des coups de masse à la base de l'étau. Ce dernier grignote quelques morceaux insignifiants de la croûte de roc qui s'étend au-dessus d'eux comme un linceul noir. La poussière de charbon colle sur la peau des hommes à peine protégée par un tee-shirt qui autrefois était certainement blanc.

Ils ont de grosses gouttes noires de sueur qui s'agglutinent pour venir exploser de temps à autre sur leur pantalon en un « flocc » disgracieux.

Un groupe électrogène hoquette. Les lumières vacillent, leur luminosité s'estompe instantanément et les ténèbres s'empresment d'envahir le conduit.

Mais le groupe reprend son souffle. Les ampoules en profitent pour chasser de leur éclat jaunâtre la pénombre, l'acculant ainsi dans les recoins où elle restera tapie, aux aguets d'une autre faiblesse d'un groupe.

Derrière Daniel, un wagonnet vide arrive en grinçant. Ses roues en fer concassent les minuscules cailloux qui ont osé se mettre en travers de son chemin. Le wagonnet heurte le taquet. Il se soulève et retombe lourdement dans un bruit de ferraille malmenée. Aussitôt, un homme d'à peine vingt ans abaisse un levier. Un tapis roulant se met en branle et charrie la roche dans le wagonnet. Le long du tapis, logé dans des tubes en acier inoxydables, des roulements à billes fatigués grognent de mécontentement.

Un autre wagonnet dévoile sa silhouette carrée au bout du tunnel. L'homme donne un coup de pied sur la barre d'aiguillage. Celle-ci change de position en claquant. Le wagonnet attaque les pointes de l'aiguillage, vire et vient buter contre un autre taquet, juste aux côtés de son homologue.

Daniel continue son inspection. Il jette un œil sur sa montre. Avant cela, il passe un pouce crasseux sur le verre dépoli.

6 H 40.

L'heure de la pause.

Il évalue d'un regard rapide l'évolution des travaux.

Ils peuvent bien continuer un peu.

Bien indifférents à toutes ces considérations productives, Joël et Dominique manient leur marteau-piqueur avec toute la dextérité que cela implique. Les vibrations de leur machine font trembler leur corps. Chaque centimètre de peau est pris de convulsions. Ils portent tous deux un marcel noir de poussière de charbon. Le vacarme de leur outil ne permet aucun dialogue direct, mais avec le temps, ils ont appris à communiquer en se lisant sur les lèvres. Quand la visibilité le permet, cela va sans dire.

Joël a une horloge dans la tête. La pause pointe son nez. Et Daniel, ce gros con qui ne sort pas sa corne à air comprimé pour indiquer l'heure du casse-croûte !

Tout ce qui l'intéresse, c'est d'arriver à ce vieux tunnel pourri depuis deux siècles avant la fin du week-end.

Là-haut, ils ont pompé l'eau de cette vieille mine désaffectée. Et eux doivent faire la jonction par-dessous.

Pourquoi ? J'en sais rien. Et je m'en moque.

Depuis que le pétrole s'est tari et qu'il faut reprendre le charbon comme énergie de transition, il a un boulot. On le paie à la tonne de roche qu'il extrait. Alors, il creuse. Et c'est tout. Une fois terminé son poste où, comme aujourd'hui son volontariat, il prend une douche et va prendre une bière avec son ami Dominique.

Il dégage son doigt de la gâchette de son outil. Les tremblements cessent aussitôt, mais son corps continue de vibrer. Dominique lui jette un regard et comprend instantanément. À son tour, il arrête sa machine.

Comme les marteaux-piqueurs interrompent leur vacarme, les autres ouvriers, attirés par cette vague de silence lèvent la tête.

Le silence s'étend sur le chantier comme une nappe de brouillard.

Daniel cingle Joël d'un regard inquisiteur. Et ce dernier ne le voit pas. Heureusement d'ailleurs, car sans être un violent, ce n'est pas un tendre non plus.

Dominique allume une cigarette, range le briquet dans le paquet à demi froissé et le lance à Joël. Il se relève tant que la voûte lui permet. Il aspire une longue bouffée de nicotine et la recrache sur la roche qui le domine de toute sa masse.

Il sait très bien qu'il est interdit de fumer. Qui va leur interdire ? Ses collègues ? Certainement pas, car eux aussi ont tous une cigarette rivée aux lèvres et la dégustent avec un air satisfait.

Alors Daniel ? Tu parles ! Lui aussi fume et il a trop peur de se manger sept coups de piolet dans le buffet !

Daniel jette un œil sur la cage dans laquelle deux pigeons hochent bêtement la tête. Tant qu'ils sont vivants, se dit-il en mettant la main dans la poche de sa chemise crasseuse. Il extirpe un cigarillo de confection personnelle et craque une allumette sur le rebord rouillé de la cage. Celle-ci se met à se balancer mollement alors que les

deux oiseaux se figent et que leurs yeux affolés cherchent un prédateur.

Daniel avance, passe à côté des deux préposés au tapis roulant.

Il va leur faire voir lui, ce que c'est que de travailler !

D'un geste rapide, il retourna sa casquette en toile jaune. Il s'engage dans l'entrelacement de tuyaux. À présent que la poussière s'estompe, il peut voir distinctement Joël et Dominique fumant en silence.

Les deux hommes le regardent sans se poser de questions. Ils ne font que profiter de leur pause. Daniel fuit leur regard et s'empare du marteau-piqueur qui a son outil planté à même la roche.

Dominique et Joël s'éloignent afin de laisser le chef creuser. Si ça lui chante !

Daniel retire avec dextérité l'outil de la roche. Il lève le marteau-piqueur, enfonce la gâchette et fiche violemment le pic dans la roche.

Dominique et Joël l'observent un instant. Ils haussent les épaules et se dirigent sur le groupe électrogène qui a le thermos de café planqué sous son armature métallique.

Les autres membres de l'équipe sont affalés soit sur de grosses cales en bois, soit ils profitent de leur cigarette en s'appuyant sur le manche de leur outil.

La pétarade du marteau-piqueur ne les gêne en aucune façon. Elle a juste émoussé une discussion animée entre les deux gars chargés d'alimenter le tapis roulant en roche.

Subitement, l'outil change de ton. Daniel, sourd à ses supplications, continue sans même marquer un temps d'arrêt.

Joël prête l'oreille. Ce bruit anormal a attiré son attention. Il écrase sa cigarette et s'approche de Daniel.

Au travers d'un nuage de poussière, il regarde l'outil. Celui-ci est enfoncé d'une bonne moitié de sa longueur et aucune volute de fumée n'accompagne son périple. De l'eau s'écoule doucement et forme une tâche brillante qui gagne le bas du tunnel.

— Hé ! crie Joël en s'avancant un peu plus.

Mais Daniel ne l'entend pas. Il poursuit sa besogne sans se préoccuper du danger qui peut surgir d'un instant à l'autre.

Dans ses mains vibrantes, il sent un relâchement. La résistance de la muraille cède devant ses coups de bu-toir.

Il sourit. Enfin, il va rejoindre ce fameux tunnel vieux de deux siècles. Joindre le passé et le présent comme si rien ne s'était passé.

Le marteau-piqueur traverse brutalement la paroi. Une gerbe d'eau noirâtre s'échappe et vient éclabousser le bas de son pantalon.

— Merde ! s'exclame-t-il en stoppant son travail.

L'eau s'engouffre de plus en plus violemment dans l'orifice qui s'élargit rapidement. Elle creuse à une vitesse folle. Son débit s'accroît. Daniel recule, effaré. L'inondation gagne du terrain. Déjà, elle atteint les pieds du groupe électrogène le plus proche. Joël observe avec appréhension. Son regard suit cette mini-vague qui vient buter contre ses chaussures de sécurité. Il recule.

— Faut pas rester là ! annonce Daniel.

Un pan de la paroi s'écroule et se dilue dans l'eau. Une odeur fétide se répand dans le tunnel. Les huit hommes se rejoignent non loin des wagonnets.

— Je croyais qu'ils avaient vidé l'ancien tunnel ! s'exclame Dominique.

— Moi aussi, confirme Daniel.

Tout à coup, alors que les hommes allaient faire demi-tour pour gagner les ascenseurs, le débit de l'eau décroît.

Daniel pousse un soupir de soulagement. C'était juste une nappe résiduelle, se dit-il.

L'eau s'arrête de couler. Juste un filet opaque. Le trou sombre montre enfin sa gueule noire. Un vent frais et chargé de puanteurs s'en échappe en sifflant. Une brume blanchâtre gagne le chantier en louvoyant autour des outils, des tuyaux et des groupes. Il embrasse la cage des pigeons comme une main filamenteuse. Un craquement lugubre se fait entendre. Les pigeons se figent. Ils deviennent gris très clair, se muent en blanc et s'effritent comme du papier carbonisé. La nappe blanche quitte la cage pour s'intéresser aux hommes. Ceux-ci, effarés, font quelques pas en arrière.

Juste à cet instant, le nuage se résorbe comme s'il était aspiré. En une fraction de seconde, il disparaît par où il était venu.

Daniel s'approche de la cage. Les restes des oiseaux forment un tas de cendres au fond de la cage garnie d'un papier journal.

— C'était quoi ça ? demande Dominique inquiet.

— J'en sais fichtrement rien.

Daniel tapote la cage.

Elle est gelée. Les fins barreaux sont blanchis par un froid intense. Il fait quelques pas vers le trou. Ses chaus-

sures font craquer la nappe de glace qui, il y a quelques instants, était encore une flaque d'eau.

\*  
\*\*

Thérèse, 77 ans, ouvre les yeux et se redresse lentement. Ses vieux os craquent et gémissent. Elle fixe le réveil électronique aux chiffres verts fluorescents.

Il est à peine cinq heures !

Qu'est-ce qui a pu me réveiller de si bonne heure ?

Elle se lève et enfle ses mules thermolactyl.

Elle gagne la fenêtre et fait glisser le double rideau arborant de grosses fleurs roses. Songeuse, elle contemple la vie qui se déploie dans la pénombre. L'aurore ne va pas tarder à chasser l'obscurité. De son souffle clair, le jour délogera les ombres de la nuit pour les envoyer dans leur repaire.

Thérèse lance son vieux regard aussi loin que lui permettent ses nerfs optiques usés et fatigués. Et cette question qui hante son esprit depuis qu'elle est debout.

Pourquoi me suis-je réveillé de si bonne heure ?

Dans le lointain, légèrement sur sa droite, une lueur pâle. La réponse qu'elle attendait lui est enfin fournie.

Non ! Pas ça !

Fébrilement, elle se lave succinctement. Elle s'habille et, omettant d'échanger ses chaussons contre de bonnes chaussures de ville, elle sort.

Elle n'a pas encore décidé ce qu'elle allait faire.

Prévenir la police ? Pour leur dire quoi ?

Les responsables de la mine ?

Ils n'écouteront jamais une pauvre veuve de soixante-dix-sept ans. Ils auraient de la compassion pour les terribles épreuves qu'elle avait endurées. Mais en aucun cas, ils ne prendraient au sérieux ses divagations.

Elle arpente les rues vides à la recherche d'une solution. Des camions frigorifiques dans les dépôts se remplissent d'air. Pendant ce temps, leur chauffeur change les bouteilles de gaz. Thérèse entend nettement le cliquetis des bonbonnes qui s'entrechoquent en roulant. Des vélos la croisent. Certainement des distributeurs de journaux ou alors de publicités.

Claude !

Il saura quoi faire lui ! C'est sûr !

Elle change de direction et s'en va d'un pas décidé vers la demeure de son gendre. Il est toujours réveillé de bonne heure.

— Thérèse ! Qu'est-ce qui se passe ?

Claude s'efface et Thérèse entre. Ils vont s'installer dans la cuisine et Claude amène deux tasses de café. La pièce est austère. Un vaisselier en formica, une gazinière et sa bouteille cubique, un micro-ondes sans marque, un évier en inox et un égouttoir en plastique rouge.

Depuis que Claude est veuf, il a délaissé sa décoration intérieure. Son amour propre en un prit un coup. Il a revêtu un pantalon de survêtement bleu foncé et enfilé son maillot fétiche du RC Lens. Inconditionnel de l'équipe, il essaie de ne pas rater un match. Tant que ses finances, bien diminuées depuis l'accident qui lui a volé l'amour de sa vie, le lui permettent.

Ce jour-là, un mercredi, il était de l'après-midi. Il remplissait les bonbonnes de gaz. Un coup de fil et la vie bascule sur la mauvaise pente.

Un accident bête, lui avait-on dit.

T'as déjà vu un accident intelligent, abruti ?

Il encaissa la nouvelle sans sourciller. Depuis, il vit comme un ermite. Ne sortant que pour travailler et se rendre aux matchs.

— Vous n'êtes pas venue à cette heure matinale uniquement pour savourer mon café ? demande-t-il.

Elle secoue la tête. Sa mine est sombre. Comment va-t-elle entamer la discussion sans choquer ?

— Tu te souviens de mes cinq frères ? se lance-t-elle enfin.

— Oui bien sûr, répond Claude en fronçant les sourcils.

Thérèse remarque son étonnement. Elle se crispe un peu plus.

Il fronce déjà les sourcils. Qu'est ce que ce sera ensuite ?

— Tu sais aussi qu'ils sont morts au fond ?

Il hoche la tête. Où veut-elle en venir ?

— Terrible accident ce jour-là, se contente-t-il de répondre.

Il y a un temps d'arrêt qui paraît interminable. Thérèse se recule sur sa chaise.



— Ce n'était pas un accident, se décide-t-elle.

— Comment ça, pas un accident ?

— Mes frères étaient ignobles, ils ont commis des actes horribles.

Claude reste calme. Il savait quelques petites choses là-dessus, mais rien de bien méchant. En fait, beaucoup plus de ragots qu'autre chose.

— Ils s'adonnaient à la magie noire, explique-t-elle, et tous ces trucs bizarres. Un jour, l'irréparable s'est produit. Une jeune femme a été retrouvée presque écartelée au carrefour de minuit. Tu vois où c'est ?

Claude essaie de répondre, mais il ne parvient qu'à esquisser un timide « oui ».

Il se souvenait surtout de cette belle petite brunnette que l'on avait retrouvé une jambe et un bras arraché. Des signes cabalistiques tatoués au fer rouge à même la peau du dos.

À l'époque, on avait mis cet acte barbare sur le compte des nomades du camp à côté.

Coupables faciles.

L'on jugea trois nomades qui avaient déjà eu affaire à la police. Et l'affaire fut enterrée presque aussi vite que la pauvre suppliciée.

Les journaux à scandale, repus, disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus et tout le monde fut content.

Claude s'arrache à ses souvenirs qui se sont certainement émoussés avec le temps. Il se lève et va chercher la cafetière. Il remplit les deux tasses.

— Merci, fait Thérèse.

Ils s'observent un instant. Puis, Thérèse reprend :

— Mon père, lui n'a pas accepté cela. Il a tout enfoui dans sa mémoire. Il n'en a jamais parlé à quiconque. Il a ruminé des mois et des mois. Il a lu livre sur livre, s'abreuvant des rites les plus obscurs. Ne tenant plus, il est passé enfin à l'acte. Quand mes frères sont descendus au fond, il a fait sauter la galerie au-dessus d'eux. Avant que les secours ne puissent intervenir, il a inondé la mine en détruisant un des barrages de fortune qui longeait le fleuve après les inondations.

Claude pose sa tasse.

Pourquoi est-ce qu'elle me dit tout cela maintenant ?

— Pourquoi inonder la galerie, l'explosion n'était pas suffisante ?

— Il connaissait quel démon avait pactisé avec mes frères. Il savait aussi comment l'anéantir. Après cette tragédie, mon père a été rongé par les remords. Il vivait seul, il était vieux et fatigué. Tu connais sa triste fin. Il s'est pendu sous le faite de la toiture.

Claude acquiesce.

— Admettons, fit-il, admettons que je vous croie.

— Je ne te demande pas de me croire, l'interrompt Thérèse. Je ne fais que narrer ce que mon père a enfin osé me confier une semaine avant de se suicider. Au final, je ne sais même pas si moi aussi j'y crois ou si je suis complètement marteau. Elle s'arrête un instant, puis reprend. Quoi qu'il en soit, ce matin, j'ai été réveillé par je ne sais quel sortilège. Et au-dessus de la mine, il y avait une clarté inhabituelle. J'ai entendu dire qu'ils voulaient rejoindre l'ancienne mine par-dessous. C'est vrai ?

Claude hoche du chef.

— Je pense qu'ils y sont parvenus ce matin.

Claude évite de croiser le regard de sa belle-mère. Cette révélation est étrange. Comment peut-elle savoir cela alors que l'équipe n'a été que prévue hier pour le soir même ?

Lui, il ne le sait uniquement parce qu'il est d'astreinte et il a dû fournir une voiture de la mairie.

— La mine a été vidée, je suppose ? demande Thérèse.

— Bien évidemment.

— Oh non ! murmure-t-elle en mettant la main devant la bouche. Un instant d'un lourd silence. Puis, brusquement, elle plaque les mains sur la table.

Claude sursaute.

— Il y a encore du monde en bas ? questionne-t-elle.

— Ben oui. Enfin, je pense.

— Il faut les dégager de là et inonder la galerie.

— Rien que ça ! raille Claude.

— Tu saurais descendre ? continue-t-elle sans se préoccuper des interventions de son gendre.

— Oui, bien sûr que oui.

— Parfait. Toi, tu fais remonter les gueules noires. Moi, je vais m'arranger pour libérer l'eau du lac bleu.

— Le lac bleu. Il réfléchit. Je connais bien l'endroit. Derrière le premier bois, il y a une sorte de petite écluse. Vous tournez le volant qui est de l'autre côté quand vous arrivez sur les lieux. Et là, le lac se vide. C'est un dispositif de sécurité qui a été installé pour je ne sais quelle raison. J'espère qu'il est encore en état.

— Ça ira, le rassure-t-elle.

Elle jette un œil à l'horloge.

— Il ne reste que très peu de temps. J'y vais. Tu n'as pour descendre, persuader les gars de te suivre et remonter avec qu'eux que le laps de temps que je vais mettre pour arriver à cette vanne et l'ouvrir.

Claude hoche la tête. Il enfile rapidement ses chaussures de sport sans lacets. La porte claque. Thérèse est déjà sur la route.

\*  
\*\*

— Bruno.

— Oui, l'interpellé range sa flasque de rhum blanc avant de s'avancer sur Daniel.

— Appelle un ascenseur.

Bruno acquiesce et se retourne pour se rendre vers les cages d'ascenseurs. À cet instant, le bruit sourd des contrepoids qui s'envolent pour disparaître dans les ténèbres paralyse les huit hommes.

Daniel, plus prompt à reprendre son calme, se tourne sur Bruno qui reste là, incrédule.

— Et bien ! s'exclame-t-il, va voir qui c'est !

Bruno fait quelques pas en arrière. Puis, il fait demi-tour pour s'enfoncer dans le tunnel éclairé par des ampoules blafardes. Leur luminosité bat au gré des hoquets du groupe électrogène qui les alimente en énergie.

— Accompane-le, tu veux ? lance Daniel à Stevie, champion de full-contact à ses heures perdues et chargé de l'étayage dans les entrailles de la Terre. Stevie hoche la tête et s'en va rejoindre Bruno en petites foulées.

Daniel s'avance vers le trou noir et la jonction entre les tunnels. Il semble l'attirer irrésistiblement.

— Chef, fait Joël, je croyais qu'on prenait la tangente ?

Daniel ne répond pas. Il continue de cheminer sur cette porte qui est en quelque sorte une porte temporelle. Une connexion entre le présent et le passé. Deux siècles séparent les tunnels et on peut les franchir comme ça, en un pas ! Pfouiitt ...

— Mais qu'est-ce qu'il fout ? chuchote Dominique.

Joël hausse les épaules pour signifier qu'il n'en sait pas plus que son ami et surtout qu'il s'en contrefout.

Daniel n'est plus qu'à vingt centimètres du trou. Quand une main vaporeuse surgit. Elle agrippe Daniel par le visage.

Le chef pousse un cri de stupéfaction et tente de s'extraire de la prise. Mais la main est coriace, il n'y parvient pas.

— Nom de Dieu ! s'exclame Joël en s'élançant pour aider Daniel.

Le visage d'un homme en putréfaction jaillit et fonce sur lui. Joël est stoppé net dans son élan. Il fixe un instant cette tête qui en réalité n'en est plus une depuis bien longtemps. Juste derrière cette abomination, d'autres visages sans regard se disputent frénétiquement le droit de passer l'orifice ouvert par Daniel.

La main qui a saisi Daniel commence à se solidifier. Elle émet de craquements d'os et des bruits de succion lorsque la chair se recolle aux os. La force se décuple et serre puissamment le crâne du supplicié. Les ongles qui ont refait leur apparition après une rapide pousse pénètrent le cuir chevelu. Des gouttes de sang engluent les mèches de cheveux.

Daniel, grimaçant, s'arc-boute sur la cloison et pousse afin de faire lâcher prise à cette horreur. Mais il ne fait que raffermir la prise. Les ongles labourent sa peau et crissent sur l'os mis à nu.

Joël ne peut rester là à ne rien faire. Il avance et empoigne le bras. Une odeur de pourriture assaille ses narines. La structure du bras est spongieuse, flasque et elle fait un drôle de bruit quand Joël y pose les mains. Une sensation infecte, comme quand on met la main sur une pomme de terre pourrie.

Une force invisible, d'une puissance inouïe, le projette loin de là. Il atterrit sur le dos et son poids fait craqueler la glace. Un rictus de douleur déforme son visage et ce qu'il voit avec ses camarades à cet instant dépasse ses pires cauchemars.

Un second bras est venu seconder le premier. D'innombrables filaments d'un bleu électrique courent sur la fine peau vaporeuse. Ils s'insinuent sous les vêtements du pauvre Daniel. D'autres s'enfoncent sans ménagement dans ses orifices naturels, violant son intimité et ses pensées profondes.

Le chef, enfin ce qu'il reste de Daniel, se raidit brusquement. Il pousse un hurlement qui tétanise l'assemblée.

L'abomination semble devenir plus consistante encore. Tandis que le corps Daniel se vide de sa substance. Son squelette craque de toutes parts. Il s'effondre lentement. Les coudes et les genoux se brisent net. Daniel ne crie plus. La douleur a dépassé les limites que son cerveau peut accepter. Il a un ultime sursaut comme s'il voulait reprendre le contrôle de son corps. Mais c'est cette entité qui en a à présent le monopole et elle ne veut le partager avec quiconque.

Joël se redresse.

— Vite ! On dégage d'ici ! fait-il.

Il s'élançait dans le tunnel. Ses camarades lui emboîtent le pas. Bien vite, ils rejoignent Bruno et Stevie. Ces derniers ont un mouvement de recul en apercevant la mine sinistre de leurs collègues.

— Alors, et l'ascenseur ? demande Joël.

— Il va pas tarder, explique Bruno. Mais qu'est-ce qui ce passe, bordel ?

Un son guttural. Ou plutôt un vagissement long et grave se répercute sur les cloisons et vient figer le sang des sept hommes.

— Cela répond à ta question ? avance Joël en montrant le trou à peine éclairé de tunnel.

Bruno hoche lentement la tête et jette un œil inquiet dans la galerie.

Joël s'avance sur la porte grillagée de l'ascenseur.

La cage agit comme un piston géant.

L'haleine chaude de la mine s'exhale au travers de la grille rouillée, rongée par les années. Elle vient gifler Joël pour ensuite envahir les boyaux ténébreux.

Joël se frotte les yeux et ébouriffe sa chevelure afin de se redonner du courage et de reprendre pied dans le monde réel.

Le monte-charge n'est pas encore visible.

Combien de temps peuvent-ils rester là ?

Combien de temps avant que les choses là-bas leur tombent dessus ?

Joël secoue la tête. Il ne peut pas attendre.

Le conduit d'évacuation. Celui qui permet de se rendre à l'air libre sans l'aide des machines est sur la gauche, à trois cents mètres, pas plus.

Gravir trente paliers par les échelles de fer n'est pas une mince affaire.

Mais c'est mieux que de poireauter comme des cons en attendant de se faire bouffer par ces choses !

— La galerie d'évacuation, dit-il, c'est la meilleure solution pour se sortir d'ici rapidement.

— Tu n'auras jamais le temps de grimper là-haut, rétorque Alexandre.

— Fais comme tu le sens. Moi, je ne reste pas une minute de plus ici. Je préfère tenter ma chance avec l'échelle.

Sur ceux, il donne une tape amicale sur l'épaule d'Alexandre et s'engage dans le tunnel.

Dominique hausse les épaules et lui emboîte le pas.

Stevie et Bruno s'entregardent un instant. Ils jaugent le pour et le contre, tentent de se motiver mutuellement d'un simple regard.

Un raclement sur le sol les fait se tourner sur la galerie qu'ils viennent de désert.

Une ombre se dessine sur les cloisons. Sa silhouette est rendue encore plus terrible, plus effrayantes par les inégalités de la paroi qui lui confère une impression de mouvements désordonnés.

Cette vision subjective ajoutée à l'horreur de tout à l'heure justifie largement la décision que prennent Stevie et Bruno. Ils prennent leurs jambes à leur cou pour suivre les traces de Joël et Dominique.

Alexandre, dépité, regarde ses deux camarades s'enfuir. Les deux hommes qui sont restés avec lui ont un mouvement de recul. La peur déjà bien ancrée dans leur esprit, vient de tarauder un peu plus leur cerveau.

Un claquement sec retentit. L'ascenseur stoppe sa descente. Un grincement de métal torturé accompagne son arrêt.

Les trois hommes entendent quelque chose renâcler, mais ils ne peuvent localiser d'où cela provient.

Du tunnel ou de l'ascenseur ?

Alexandre s'appuie contre la grille pour essayer d'entrevoir la cabine. Pourquoi cette satanée cabine s'est arrêtée à moins de dix mètres ?

Son regard intercepte une ombre furtive. Celle-ci glisse rapidement sur le câble graisseux.

— Qu'est ce que c'est que ça ? s'exclame-t-il en s'éloignant de la grille comme si elle était soudainement électriée.

La porte de l'ascenseur se met à vibrer. Le son se propage le long de la charpente métallique. Il se répercute comme un écho et grimpe jusqu'au moteur là-haut, juché dans sa tour d'ivoire.

Alexandre et ses deux compagnons d'infortune ont un instant pendant lequel ils se disent qu'ils feraient bien de rejoindre Joël.

Cet instant, si court fut-il, leur fut fatal.

De la cage d'ascenseur, une créature de cauchemar fait son apparition.

Une sorte d'homme-araignée file sous la voûte de la galerie. Ses huit pattes ont quitté le câble du contrepoids pour s'agripper aux roches de la mine.

Le tronc et la tête sont ceux d'un homme. Enfin du moins ce qu'il en reste après les terribles mutations qu'il a subies. Les membres ont été remplacés grossièrement par huit pattes aux poils longs et duveteux.

Surplombant ses trois proies non par sa taille, mais de par sa position, la monstruosité pivote la tête à cent quatre-vingts degrés. Les vertèbres craquent, mais ne cèdent pas.

Elle jette un regard empli de haine.

Elle ouvre la bouche et crache une gerbe de sang. Là où le sang s'étale, il y a des grésillements. Des volutes de fumée noire s'échappent pour aller agresser les narines du monstre. Si elle en est équipée !

La chose n'a aucune réaction. Elle rampe le long de la cloison et saute sur le sol.

Les trois hommes sont blêmes. Leur pâleur transpire au travers de la crasse qui macule leur peau.

Simultanément, comme s'ils avaient été entraînés pour cela, les trois hommes exécutent un demi-tour presque parfait.

La terreur glace leur sang jusqu'au plus petit capillaire. Trois créatures vaporeuses leur saisissent le cou. Les filaments bleuâtres courent des entités. Ils s'arriment sur les fronts de leur victime.

Le hurlement des trois hommes fait écho dans les tunnels sombres, mais ne trouve aucune aide capable de leur prêter main forte. De fines traînées de poussières sont dérangées. Elles descendent lentement, accompagnées par ces cris qui n'ont plus rien d'humain. Ou si peu.

Stevie et Bruno stoppent leur progression et reviennent quelques mètres en arrière.

Au loin – pas si loin que ça en définitive – dans la pénombre, ils distinguent leurs trois camarades en proie à ces choses.

Laura bleuâtre que dégagent les créatures éclaire succinctement la scène. Des filaments s'agitent autour des trois victimes. De temps à autre, deux filaments entrent en contact. Ce qui provoque une décharge d'énergie.

Stevie et Bruno imaginent une odeur d'ozone.

Mais le plus affreux n'est en fait pas leurs compagnons qui se muent lentement en un autre homme. C'est cette monstruosité.

Cette espèce d'araignée avec une tête d'homme les fait tressaillir.

— Mais c'est... Bruno n'achève pas sa remarque.

L'homme-araignée s'est tourné sur eux. Ses pattes frappent le sol comme un taureau avant de charger. Puis, il pousse un hurlement strident.

Ce genre de son qui vitrifie le sang dans vos veines.

Stevie tire sur le maillot de Bruno. Ce dernier réagit enfin et les deux hommes quittent ce mini-enfer.

\*  
\* \*

L'échelle de fer est rouillée jusqu'à la moelle, mais elle est encore robuste.

Elle tiendra, se dit Joël attrapant le premier barreau.

Les relents de la mine sont aspirés par cette cheminée. Ils s'engouffrent dans cet espace pour se disperser ensuite dans l'atmosphère, bien loin au-dessus des hommes.

Joël cherche des yeux une vue plus agréable que ces tunnels noirs. Un rai de lumière fait une timide apparition. Un petit point, qui en réalité fait plus de dix mètres de diamètre.

— Allez, on est parti, s'encourage-t-il.

Il entame sa longue ascension.

Dominique attend un instant – un court instant – pour le suivre. La cage de protection en fer plat les avale.

Ils parviennent au premier palier. Là, ils contournent le conduit de l'échelle pour en emprunter un autre qui les mènera au niveau suivant. Et ainsi de suite jusqu'en haut. La cage d'escalier est fixée à même la roche et toute la structure n'encombre qu'un quart du volume du conduit. Le reste est destiné à dégager les fumées et autres gaz nocifs. En théorie, les hommes auraient dû mettre leur masque à gaz. Mais aujourd'hui, qui leur en fera la remarque ?

Sous eux apparaissent Stevie et Bruno.

Dans cette pénombre, Joël ne voit pas que ses deux camarades sont livides.

Frénétiquement, Stevie et Bruno s'accrochent aux barreaux et grimpent dare-dare.

Stevie se racle le dos contre la cage métallique. Il crie. Non de douleur, mais plutôt de peur comme si l'acier qui lui avait griffé le dos était l'étreinte glaciale d'une main vaporeuse.

Joël et son compère continuent leur ascension. Il est inutile d'attendre les deux autres. L'échelle ne permet le passage que d'un homme à la fois. Les consignes de sécurité disent aussi d'emprunter l'échelle qu'une fois son prédécesseur bien à l'abri sur le palier.

Ouais, ben pour les consignes, si tu veux attendre en bas, te gêne pas !

Joël ne compte pas les paliers. Il grimpe. Seul le rond de lumière qui va en s'élargissant lentement au fur et à mesure de sa progression l'intéresse.

Ses camarades grignotent du terrain. Bientôt, les quatre hommes devraient faire la queue pour s'engouffrer dans une cage.

Ils vainquent un nouvel étage. La sueur imbibe leur maillot. Leurs cheveux collent en formant de grosses touffes poisseuses.

Bruno et Stevie mettent pied sur la grille quelques secondes après Joël et Dominique.

Ils s'entreregardent et cherchent un peu d'air qui leur insufflerait un peu de force. Sur leur droite, une galerie s'enfonce dans les entrailles de la Terre en un long virage. À gauche, un tunnel avait été entamé, mais il s'achève en cul-de-sac quelques mètres plus loin.

— Tu te rappelles le gars de la mairie hier ? demande Bruno. Il expire et reprend sans attendre de réponse :  
— Et bien, c'est un de ces putains de monstre !  
— Ça me fait une belle jambe ! rétorque Joël pas démonté du tout par cette nouvelle.  
— N'empêche que c'est lui qui a insisté pour qu'il y ait une équipe de nuit.  
— Et qu'est-ce que ça change à notre situation ? demande Dominique.  
— Rien. C'était juste pour dire que cet enfoiré nous a tendu un piège. C'est tout.

Un grondement sourd se fait entendre. Il ne vient pas de la terre. Les ténèbres envahissent soudainement les quatre hommes. Joël lève la tête. Le rond de lumière vient d'être occulté. Il a un temps de réaction et soudain, il réalise le danger.

— Dans la galerie. Vite ! fait-il en poussant ses camarades.

Ils n'ont que le temps de se mettre à l'abri. Une trombe d'eau vient engloutir la cage d'escalier. Le tumulte de l'eau empêche les hommes de se parler. Ils s'éloignent d'une dizaine de mètres pour échafauder un plan.

— C'est juste une inondation, explique Bruno. Cela arrive de temps en temps. En théorie, les pompes vont dégager tout ça. J'ai bien dit en théorie.

— Pourquoi ne prend-on pas le monte-charge ? demande timidement Stevie, il suffit de l'appeler. Joël éclate de rire. Il assène une claque sur l'épaule de Stevie qui recule sous l'impact.

— Bien vu, c'est tellement con comme idée que personne n'y a pensé.

Immédiatement, les quatre hommes se mettent à longer le tunnel en quête de cette fameuse cage. Ils croisent un chantier en cours. Les groupes électrogènes sont là, tapis dans l'ombre. Divers objets encombrant la place et Bruno en profite pour ramasser un piolet. Ses camarades l'imitent.

Derrière eux, le grondement de l'eau qui s'engouffre dans les ténèbres en rugissant va en s'atténuant au fil des virages qu'ils longent.

L'ascenseur apparaît. Lui aussi est tapi dans l'ombre. Sa carcasse rouillée n'attend qu'une chose. Qu'une main humaine vienne titiller ses organes électriques. Alors, ils partiraient ensemble vers la surface.

D'ici, oui vu d'ici, l'on pourrait facilement dire qu'ils atteindraient le septième ciel.

C'est Stevie le premier qui se précipite pour enfonce le bouton d'appel. Le câble se tend et notre homme expire de soulagement. Un sourire se dessine sur ses lèvres et il jette négligemment son arme de fortune. Comme s'il voulait conjurer le sort et se prouver à lui-même que ce n'était qu'un cauchemar.

De l'eau ruisselle des armatures métalliques, mais rien de bien dangereux pour des hommes qui ne songent qu'à une chose.

Remonter de cette fichue mine et de s'en éloigner le plus loin possible !

\*  
\*\*

Thérèse a ce petit sourire satisfait qui caractérise une personne fière de son travail. Elle est postée sur une passerelle faite de bois et renforcée par une main courante en acier. Une cigarette en travers de ses lèvres qu'elle s'emploie à allumer derrière le pan de son manteau. Chose faite, elle déguste tranquillement sa dose de nicotine pendant que sous elle, l'eau s'écoule en de gros bouillons.

C'était facile, pense-t-elle en observant l'eau grossir le cours d'eau, qui à l'origine n'était qu'un mince filet juste bon à abreuver les touffes d'herbes, à faire croasser les grenouilles et surtout à vous faire jurer quand vous alliez récupérer le ballon de l'un vos enfants et que vous vous y enfonciez le pied jusqu'au tibia.

Mais à cette heure matinale, point d'enfants avec des ballons. Juste une vieille dame qui fume comme si c'était sa dernière cigarette et qui regarde ce mince filet d'eau se métamorphoser en un cours d'eau impétueux.

Le jour chasse doucement, mais sûrement la nuit. Une journée blafarde annonce son arrivée en saupoudrant le sol d'un brouillard vicieux. Un de ceux qui sont sans cesse en mouvement, comme une entité cherchant à se dérober à son destin en se lovant, se cachant dans les creux naturels. Un fossé dans lequel il pourrait se nicher en espérant échapper aux rayons du soleil.

Thérèse expire la fumée sur la rambarde de couleur verte et étoilée d'innombrables cloques de rouille.

La vanne qui retenait l'eau avait été beaucoup plus facile à actionner qu'elle ne l'avait espéré. Le volant d'acier, qui était juste derrière elle sur un piton de béton, n'était pas grippé comme elle le redoutait. La vis sans fin baignait sous une épaisse couche de graisse, la rendant imperméable aux dégâts du temps.

Combien de temps mettrait l'eau pour se frayer un chemin jusqu'à la mine ?  
Et combien de temps pour l'inonder ?  
Bien des questions sans réponse, mais peu importe, le plus dur était fait !

— Vous comptez le faire abdiquer rien qu'en l'inondant ? dit une voix derrière elle.

Elle tente de cacher sa surprise, mais elle sursaute tout de même. Il est indispensable qu'elle cache sa peur. Elle jette sa cigarette dans l'eau et se retourne.

Il est là. Grand, son visage est caché par la capuche d'un survêtement.

Il actionne lentement la manivelle de la vanne. La trappe redescend doucement, avec de légers à-coups. Les derniers litres tentent de sévader en se faufilant sous le tranchant de la lame, mais cette dernière coupe court à toute illusion de liberté.

Thérèse observe l'homme.

Elle redoutait cette confrontation tout en sachant qu'elle était inéluctable. Toutes ces années n'étaient en fait qu'un sursis. Une attente prolongée. Deux destins qui devaient automatiquement s'achever dans une empoignade.

Il est vital qu'elle garde son sang-froid. Cet homme est certes, très dangereux, mais ce n'est qu'un séide. Rien de plus.

Bien sûr, en tant que tel, il sacrifierait sa misérable vie pour satisfaire et protéger son maître. Tout cela, dans l'espoir bien mince de parvenir lui aussi à l'échelon de maître.

— Si l'eau n'a pas d'effet sur lui, demande-t-elle en ouvrant son sac, pourquoi ne pas la laisser couler ?

Il ne répond pas. Il se contente de descendre de son perchoir. Ses gestes sont lents, sûrs et cette nonchalance qu'il travaille jour après jour sans relâche n'est en fait qu'un moyen de montrer sa supériorité.

Thérèse farfouille dans son sac. Ses vieux doigts aux jointures sèches et craquantes repoussent le téléphone mobile, le poing électrique – celui-là, quand j'en aurais besoin, je le retrouverais plus ! – et soudain, ce qu'elle cherche, effleure le bout de ses doigts.

Ses battements de cœur se sont accélérés inexorablement, indépendamment de sa volonté. La peur, cette peur pernicieuse s'est engouffrée dans son esprit fragile. Elle fait devenir tremblant ses gestes et donne des coups de butoir sur ses tempes.

Mais, elle se doit de retrouver son calme. Rien que pour son père !

Le bouchon sphérique de la fiole qu'elle recherchait est à présent entre ses doigts. Cette arme était la plus indiquée contre l'esclave qui venait doucement sur elle.

Sûr de sa victoire, il ne se presse pas. L'eau ne s'écoule plus. Le temps parle pour lui. Alors, à quoi bon se presser pour écrabouiller la gueule de cette vieille ?

Il ne savait pas encore ce qu'il allait lui faire ?

La noyer ?

Marrant, mais trop facile. Le maître serait furieux par ce manque d'imagination.

La noyer en lui bloquant la tronche sous la lame qu'il venait de fermer ?

Ah ouais ! Ça, ça serait marrant. Il pourrait même la violer si ce temps de merde ne ramollissait pas tout ! Quoique l'idée même vient de lui envoyer une onde vibrante dans l'entrejambe.

Voilà qu'elle fouille dans son sac ! Qu'est ce qu'elle va en sortir ?

Un crucifix ?

Ça serait encore plus marrant. Il la noierait, la violerait et lui planterait son crucifix dans sa tronche de vioque !

Tiens, une fiole. Non, elle va pas me faire le coup de l'eau bénite ?

Thérèse dégrafe le bouton-pression de son poing électrique et sort la fiole de son sac. Elle voit un sourire se dessiner sur le visage de son rival.

C'est ça, pense-t-elle, c'est de l'eau bénite et tu vas t'en prendre plein ta jolie petite frimousse !

Son arrogance est sans conteste sa faiblesse. Elle allait le lui rappeler.

Elle dévisse le bouchon de la fiole et va droit au combat.

Le séide ne cherche pas un instant à éviter le liquide. Il abaisse sa capuche, écarte les bras et jette la tête en arrière.

À cet instant, Thérèse lui envoie l'acide sulfurique en plein visage.

L'homme pousse un cri horrible. De la fumée s'échappe de sa peau brûlée. Il veut s'essuyer le visage avec les mains, mais cela ne fait qu'empirer les dégâts. Ses mains se mettent aussi à grésiller et des volutes de fumée nauséabondes s'en échappent.

Thérèse ne se démonte pas le moins du monde, mais avec tout de même une trouille bleue ancrée au beau milieu de son estomac comme un pavé dans de la mélasse. Elle extirpe son poing électrique. Elle s'approche de son ennemi qui lutte contre la douleur en s'essuyant la figure avec ses manches.

— Salope ! jure-t-il, je vais te crever !

Tu vas rien crever du tout.

Elle appuie fortement son arme sur le cou de l'homme et enfonce le commutateur.

Il y a un crépitement juste avant que le séide ne soit pris de convulsions terribles. Il s'effondre et Thérèse le suit tout en continuant à lui injecter dix mille volts dans la carotide.

Quand sa pile est complètement déchargée, elle relâche le bouton. L'homme s'est évanoui. Elle remarque une

odeur de chairs calcinées, les effluves rances de l'acide. Tout ceci agrémenté d'un soupçon d'ozone.

Elle cherche frénétiquement dans son sac. Son cœur s'est un peu ralenti, mais ses battements sont toujours dans le rouge. Elle aurait dû penser à prendre ses calmants. Ses doigts rencontrent ces petites perles de sucre qui enrobent les boules de gomme. Excellent les boules de gomme, mais qu'est ce qu'il y a comme déchets !

Elle allait enfin savoir si elle avait eu une bonne idée en rencontrant les sectes aussi bizarres les unes que les autres. Quoique c'est pas non plus bizarre de se retrouver au matin à ouvrir des vannes pour inonder la mine ?

Sa main attrape le bout de ficelle. Magique, il entrave sans aucun problème démon, séide et toute la clique venue des enfers.

Trois cents euros, lui avait-on demandé.

Trois cents ? Pour ce bout de ficelle usé jusqu'à la moelle ? Oui ma petite dame. Jésus en personne l'a tenu entre ses doigts.

Elle avait payé. Elle ne savait trop pourquoi d'ailleurs. Elle allait enfin savoir si cet investissement était justifié.

Elle attrape les mains du séide et enroule la ficelle autour des poignets. Elle ne serre pas. Juste un nœud vite fait bien fait.

Son rival respire faiblement. Sa respiration est rauque et siffle au travers de sa gorge brûlée. Thérèse a ce goût infect de bile qui lui remonte dans l'oesophage. Un instant, son cœur veut s'ouvrir pour cette pauvre créature qui n'est en fait qu'un homme. Peut-être bon au demeurant, mais rongé par ce qui fait toute guerre en ce bas monde. L'orgueil.

Elle se ravise. Il l'aurait tué, massacré sans état d'âme. Rien que pour satisfaire son maître. Celui qui attend avec une certaine impatience sa délivrance en bas. Et ses disciples ne reculeront devant rien pour le satisfaire. Certainement pas, une vieille dame.

Et contre toute attente, c'est elle qui leur faisait la nique.

Elle sourit, se redressa et s'en alla d'un pas déterminé vers le promontoire sur lequel la vanne l'attendait avec un petit air narquois envers les démons. Comme si la vis sans fin qui traversait le volant tirait la langue à Lucifer en personne.

Un instant plus tard, l'eau reprenait le chemin de la mine.

\*  
 \*\*

D'un geste de la main, Joël refuse la cigarette que lui tend Dominique. Ce dernier hausse les épaules et entreprend d'allumer la sienne. Elle est enduite d'un hâle de sueur, ce qui lui procure un goût bizarre.

Joël perçoit le ronronnement de l'eau décroître.

La cage d'escalier va se libérer, se dit-il machinalement. Un instant, il pense appeler ses camarades et reprendre leur ascension par l'échelle. L'écouteront-ils ? Il en doute. Surtout maintenant. Depuis quelques secondes, les cliquetis inquiétants d'une mécanique mal entretenue remontent en bringuebalant vers eux.

Son regard revient sur Dominique qui tire sur sa cigarette comme si sa vie en dépendait. Joël a un sourire naissant au coin des lèvres. Le briquet sans flamme vive a comme une corolle autour de son âtre. Une aura légèrement orangée.

— Éteins ça, intime-t-il.

Dominique obtempère. Sa curiosité piquée au vif soit mais il obéit.

— L'eau a dû faire sortir le méthane des galeries, explique Joël. À présent, il remonte.

Dominique jette sa cigarette au sol et l'écrase rageusement comme si elle était responsable de tous les coups de grisou de la planète.

Un hurlement déchire l'air.

Les deux hommes devant le monte-charge s'attendaient à beaucoup de choses en restant ainsi devant la cage d'ascenseur. Mais certainement pas à voir apparaître la créature-araignée.

Ruisselante d'eau, celle-ci n'attend pas que la grille se lève. Elle attaque derechef le grillage. Elle hurle, rugit, ses pattes griffues font claquer les tiges d'aciers qui se tordent avant de rebondir mollement d'avant en arrière.

Bruno et Stevie sont pétrifiés devant cette horreur. Leur cerveau ne parvient pas à leur donner le plus petit ordre. Même pas celui de se barrer d'ici et vite fait ! Sans demander l'addition !

Dominique est bouche bée devant cette aberration de la nature.

L'araignée n'a cure de ce que les hommes voient en elle. Son but est d'en stopper deux. Point final. Les autres, elle n'a pas reçu d'ordre précis. Elle en déduit qu'elle peut en faire ce que bon lui semble. Pour l'instant, le grillage l'en empêche. Alors, elle s'est ruée dessus pour le déchirer comme du vulgaire papier. Elle ne ressent aucune fatigue.

La haine décuple ses forces et ses griffes arrachent assez de grillages pour qu'elle puisse se frayer un chemin.

À peine est-elle libérée de sa prison, qu'elle se jette sur les deux hommes. Bien qu'elle ait le choix de se repaître uniquement de leur âme, elle avait de l'adrénaline à profusion. Elle opte pour se défouler et passer sa rage avant de passer au plat de résistance.

Les griffes en avant, elle transperce le thorax de Bruno. Il y a un craquement sinistre quand les côtes, le sternum et les omoplates cèdent en un concert d'os broyés.

Bruno devient instantanément un corps inerte. La douleur n'a pas eu le temps de gagner le cerveau pour le faire hurler. La mort a abrégé sa souffrance.

La chose, déçue par cette mort si rapide, a un instant d'hésitation. Puis, elle se reprend et change de proie. Elle se rue sur Stevie, le bouscule de tout son poids et le jette au sol. Ensuite, elle grimpe sur lui et lui taillade la gorge dans un mouvement de pattes rappelant vaguement un chien grattant le sol pour creuser un trou.

Des frissons parcourent le corps de Joël et Dominique. Un haut-le-cœur incoercible agite leurs estomacs. Ils ne sont pas loin de rendre tout ce qu'ils ont avalé depuis hier. Bières comprises !

Joël est le premier à reprendre pied sur terre.

— Allez, on y va, dit-il timidement en tirant l'épaule de son ami.

La créature vient d'arracher la gorge du supplicé. Quand ses griffes raclent le sol, elle sait qu'elle a gagné contre ce mortel. Elle se positionne sur le torse de Stevie et relève la tête fièrement. Comme un chasseur !

Manque plus qu'un polaroid pour immortaliser la scène !

Elle cherche ses dernières cibles. Celles qui permettront à son maître de retrouver la liberté et de par là même, la propulseraient au rang de premier disciple.

Promotion inespérée. Mais Claude y avait cru quand les pompes avaient entamé la lente décrue de la mine. Deux ans il aura fallu. Qu'est-ce que deux ans quand on vous offre l'éternité ?

Claude regarde Joël et Dominique. Sa gueule suinte d'un mélange de sang et salive. Il pousse un long cri bestial. Une sorte d'hallali destiné aux créatures vaporeuses.

Se frayant un chemin au travers des câbles de l'ascenseur, les autres créatures, les voleurs de corps, font leur apparition. Des gouttes d'eau tombent de temps en temps sur leur corps vaporeux. Les spectres poussent une sorte de vagissement chaque fois que cela arrive, mais leur désir de consommer de l'âme humaine est le plus vif. Elles préfèrent se brûler un tant soit peu plutôt que de laisser filer une si belle occasion de se repaître d'un festin tant attendu depuis presque cinquante ans.

Claude descend de sa victime et avance doucement vers les deux derniers mineurs.

En un groupe compact, les spectres fondent sur les deux cadavres bien décidés à ne pas laisser les âmes filer de ces corps meurtris.

Pour Joël, c'en est trop. Il tire fermement le poignet de son ami et l'emmène avec lui vers le puits de secours.

Claude réagit promptement. Ses pattes agrippent le sol et il s'élançait à leur poursuite.

Les spectres, indifférents, terminent tout d'abord leur repas puis, ensuite elles se rallieront à cette chasse.

L'état de choc de Dominique en fait un poids mort. Joël s'arrête un instant, le gifle et reprend sa course.

Dominique, subitement extirpé de sa léthargie pas cette claque, jette un coup d'œil en arrière et comprend le pourquoi de cette gifle.

Sa peur lui donne des ailes et le voilà qu'il se met à courir comme un dératé. Il s'enfonce dans le tunnel en laissant Joël quelques mètres en arrière.

Claude plaque deux de ses pattes, celles qui sont inutiles dans ce genre de course, sur son abdomen. Il accélère la cadence. Il gagne du terrain. Un rictus horrible déforme son visage.

Une lueur d'espoir traverse l'esprit de Joël quand il voit son ami le dépasser en trombe.

Dans le puits, la chose sera gênée par ses pattes.

Il se met à courir plus vite.

Les pattes de la créature crissent juste derrière lui. Il sent l'haleine fétide lui caresser le dos. Un cri s'extirpe de sa bouche alors qu'il accélère encore sa course. Devant lui, Dominique disparaît subitement. Il n'a pas le temps de comprendre pourquoi qu'il est lui aussi déjà dans le puits d'évacuation.

Son ami s'est engagé sur les barreaux et grimpe aussi vite que lui permettent ses jambes.

Joël s'élançait sur l'échelle.

Claude s'engage lui aussi et rugit de haine quand il remarque qu'il perd un temps fou. Il peste, souffle, crache, mais ne gagne pas un mètre. Alors, fou de rage, il se contorsionne et arrache dans un cri horrible ses pattes qui l'empêchent de grimper convenablement.

Il abandonne ses membres et reprend son ascension. Sa vitesse est nettement améliorée.

Alors que la surface n'est plus très loin, Joël entend la créature hurler plus que jamais.

Ne regarde pas ! lui dicte sa conscience. C'est plus fort que lui. Il ose un regard et s'aperçoit qu'elle grimpe beaucoup plus vite qu'auparavant. Du sang coule des flancs de la créature, mais Joël ne comprend pas le sens de ce sortilège.

— Dépêche-toi ! Elle nous rattrape, fit-il à l'attention de Dominique.

T'en as de bonnes ! Se dépêcher ! Qu'est ce que tu crois que je fais ?



Malgré tout, Dominique essaie d'imprimer à ses membres une plus grande cadence, mais elle est déjà bien trop élevée pour des hommes qui sont debout au travail depuis bien trop longtemps.

Ses bras tiraillent comme jamais et ses jambes pèsent des tonnes.

Il se demande même comment la peur peut lui insuffler autant d'énergie.

La lumière du jour est légèrement occultée. Juste après, une trombe d'eau vient frapper violemment la tête des deux hommes.

Manquait plus que ça !

Sous eux, Claude se met à hurler comme un dément.

Les spectres se sont aventurés un peu dans le puits d'évacuation, mais l'eau est cette fois trop dense. Ils reculent pour chercher un autre moyen de monter à la surface.

Sous cette pluie torrentielle, les deux hommes continuent leur ascension. Joël retient sa respiration et tente d'apercevoir la fin de leur calvaire. L'eau inonde son visage sans lui laisser le moindre espoir. Résigné, il continue sa progression bien ralentie par cette maudite eau.

Alors qu'il cherche le dernier barreau de l'échelle, deux mains l'agrippent et le tirent puissamment vers le haut.

Ses pieds s'envolent, l'eau lui libère la respiration et il s'affale de tout son long sur le sol meuble qui encercle le puits de secours.

Il avale une grande goulée d'air et tente un « merci » asthmatique. À côté de lui, Dominique a les mains sur les jambes et hoche la tête pour montrer qu'il a compris.

Il ne pleut pas ?

Joël regarde autour de lui. Le sol est sec. Excepté cette eau qui vient de ? J'en sais rien et je m'en fous !

Ce n'est pas terminé. Il faut faire taire cette saloperie qui hurle à la mort en dessous. Il se redresse difficilement et gagne la cabane en tôle ondulée qui heureusement, n'est plus fermée depuis une semaine.

On a paumé le cadenas et c'est tant mieux !

Il entre dans le réduit et en ressort un instant plus tard avec dans les mains deux fusées de détresse et deux bâtons de dynamite.

Je m'y connais pas trop, mais avec ça, le méthane va renvoyer cette saloperie d'où elle vient. L'enfer.

Il tire sur les deux ficelles des fusées de détresse et approche les deux mèches.

Puis, il s'approche du puits et y jette le tout.

Claude voit passer les feux de détresse qui rebondissent sur les parois en claquant. Un bâton de dynamite s'éteint en passant sous l'eau. Bien vite, il ne reste dans la pénombre qu'une petite étincelle.

Claude rugit de haine et met toute son énergie pour venir à bout de cette échelle.

Derrière lui, tout au fond du puits de secours, le méthane s'enflamme en une belle couleur orangée. Et au même instant, la dynamite explose.

Une langue de feu rugissante monte à une vitesse vertigineuse vers Claude qui ne regarde pas derrière lui.

Joël sent le sol vibrer sous ses pieds. Un grondement gagne toute la mine et juste avant l'explosion titanesque, il entend le hurlement strident de la chose. Il sourit. Deux colonnes de fumée s'extirpent en soufflant des galeries.

L'une d'elle lui gifle le visage et le force à reculer. Il empoigne son ami et s'éloigne lentement, avec le peu de force qu'il leur reste.

— Je sais qu'une chose, lui souffle Dominique à l'oreille, je ne remettrais plus jamais les pieds dans une foutue mine !

---

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

- «Maléfice» in n°2.
- «Le Cuirassé fantôme» in Hors Série Pirates.
- «La Solution finale» in n°7.
- «La Famille Cochez» in n°9.
- «Le Dévoreur d'âmes» in n°10.



# JOBY GULZAR

**36, quai du futur**

## La Belle vie



*Auteur et animateur d'abribus éditions, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003.*

*Début écriture d'anticipation et de science-fiction depuis janvier 2006, avec l'aide de deux correcteurs.*

*Envois réguliers à «Phénix», «Galaxie», «Bifrost», «Solaris», sans se décourager!*

*36, quai du Futur*

*Série de nouvelles et nouvelles écrites sur 36 thèmes, destinée à me former professionnellement, à me faire connaître en revue, à composer des recueils, à développer mes romans à venir.*

*Recueils papier*

*Ceux qui nous veulent du bien, recueil collectif aux éditions LA VOLTE, avec La Ligue des Droits de l'Homme, sur le thème «Nouvelles technologies et atteintes à l'humain» texte Remplaçants Parution octobre 2010*

*2084, recueil collectif aux Presses de l'ENSTA, avec Science & Avenir et La Cité des Sciences texte Sissoko, Monsieur Poulet Parution novembre 2010*

*Nouvelles déjà éditées*

**PHENIX**

*Marie-Madeleine publiée dans le recueil Nouvelles n°7, 2008*

*Flatterie publiée dans le recueil Nouvelles n°9, 2009*

*Ibiza vous accueille avec le sourire dans le recueil Spécial EROS, 2010*

*Otosimono publiée dans le recueil Nouvelles n°10, 2010*

*sans compter d'autres nouvelles retenues.*

**FLASH INFO DE L'IMAGINAIRE**

*Les fées, mise en ligne en 2008*

*Descendre du train, mise en ligne en 2008*

*La vie comme du miel, mise en ligne en 2008*

*Apprentissage, AWOL 3, mise en ligne en 2009*

*Jusqu'à n'être plus rien, mise en ligne en 2009*

**CULTURE -SF**

*Speaking on the rain, mise en ligne en 2008*

**EDITIONS LA MADOLIÈRE**

*Papillon P mise en ligne sur leur blog en 2010*

**PEPINS**

*Trois textes dans le recueil 2008, aux Editions Répliques*

**GEANTE ROUGE**

*Les absentes, version courte dans le numéro 14, juin 2009*

**STATION FICTION**

*Elle s'est échappée, texte retenu pour le numéro thématique La Bête, 2010*

*Romans*

*écriture du premier roman extrait de 36, quai du Futur pour 2011*

*La fin des Haricots*

*feuilleton agricole et futuriste ! Sur l'agriculture, l'alimentation humaine, Les rapports que nous entretenons avec la Nature. A lire chaque semaine sur le blog de 36, quai du Futur.*

*L'inspecteur Zatopek*

*série policière et populaire d'Anticipation proche, situé en Belgique, sous forme de romans de gare. Publication chez PHENIX, trois nouvelles en 2010. Écriture du premier roman en 2011.*

*Autres projets*

*L'Ouroboros troué, œuvre de Fantaisie aux treize mondes reliés par trous...*

*Contes de l'Esprit, de la Main et de l'Outil, dans l'esprit des contes arabes et africains*

*Formation*

*Deug Physique de la matière Lyon I 1992*

*DNSEP Design Beaux-Arts de Saint-Etienne 1999*

*Auteur et animateur d'abribus éditions, maison d'édition associative de textes courts depuis 2003*

*Réalisation de courts métrages, fiction et documentaire.*

Ferdinand voulut se lever, mais le lit ne le laissa pas descendre. Il avait dépassé son temps de sommeil de plus d'une demi-heure et il entra dans le tarif jour. Il chercha son porte-monnaie sous l'oreiller et mit deux pièces. Il détestait son compte bancaire implanté sous la peau et refusait de s'en servir lorsque c'était possible. À son âge, il n'arrivait pas à abandonner le métal sonnante et tintant de la monnaie qu'il avait connue enfant.

D'un œil distrait, il regarda à travers la voile séparant le lit conjugal en deux. Sa nouvelle femme Barbara avait déjà disparu. Depuis la mort de sa mère, elle avait récupéré son héritage et son train de vie dépassait allègrement le sien. Elle avait sûrement découché pour magasiner toute la nuit ou se payer un homme à plaisir à l'établissement pour femmes. C'était bien dans ses habitudes à celle-là. Peut-être que lui aussi aurait droit à un héritage. Cela finissait par le gêner de ne pas pouvoir acheter autant qu'elle.

Le rideau métallique du lit se releva. Ferdinand put enfiler sa robe de chambre et ses *Pantoufles Flabby*. Il programma sa douche sur son compte Eau qui baissait dangereusement. Il tiendrait jusqu'au début des soldes domotiques, en espérant que Barbara prenne sur son compte le remplissage de la piscine *Hawaï*. Ils avaient fini par la louer pour deux mois, janvier et février, n'en pouvant plus de subir les assauts des panneaux publicitaires volant autour de leur maison sur pilotis. C'était la dernière mode, dépasser ses voisins grâce à la levée de sa maison sur piliers de béton, couleur à choisir sur catalogue, coordonnée aux volets. Ferdinand avait dû évidemment louer un ascenseur en sus. Il ne le disait pas, ça, dans les prospectus qu'il fallait acheter un ascenseur. Un escalier en colimaçon faisait vraiment trop quartier pauvre.

Sa douche terminée, il se rendit à la cuisine et composa son code d'accès au frigidaire. Son compartiment ne lui délivra que les ingrédients prévus dans le cadre de son régime. Le diététicien à domicile avait été très clair l'autre jour, pas de grignotage entre les repas fournis exclusivement par la *Thin French Meal Company*. Ce qui avait convaincu Ferdinand de signer leur contrat, c'était le dessert quotidien sans sucre gratuit. La coûteuse cuisine moderne le laissait sur sa faim et manger en ville dans un restaurant *Fat Burger* lui coûtait une fortune. Il perdait trois points sur son compte santé à chaque visite, le portique d'entrée étant sans pitié. Il avait bien essayé de corrompre une vendeuse à casquette. Il lui aurait suffi de la rejoindre à la porte de l'arrière-boutique et de lui vendre un maxi fromage bacon tomate sauce brésilienne, moyennant un supplément. À son âge, il restait plutôt beau gosse, mais rien à faire. Il n'avait réussi qu'à l'effrayer. Pourvu qu'elle ne le dénonce pas à sa compagnie Santé. Parfois, il regrettait de ne pas avoir eu le choix d'habiter le quartier pauvre et d'ingurgiter ce que bon lui semblait.

Il beurra lui-même son pain grillé à point, la machine à tartines encastrée dans le mur étant en panne depuis un mois. Il ne supportait pas d'être privé de ce plaisir quotidien. Le café bio coulait dans sa gorge, tandis que l'écran mobile de la maison se posa en bout de table, diffusant les informations du matin. Il n'y avait toujours aucune trace de survivants au crash du Boeing triple pont. Avec mille deux cents morts d'un coup, la compagnie aérienne présentait ses excuses confuses à ses clients et à leurs familles. Une publicité pour les cercueils *Underground Paradise*, avec large choix de poignées chromées ou argentées, précéda les résultats sportifs. Ferdinand se dit qu'il devrait peut-être bien songer à prendre une assurance obsèques. Il lui suffirait de prendre rendez-vous avec son conseiller personnalisé du centre d'achats autour duquel était bâti leur lotissement. Il appréciait particulièrement Monsieur Rickward, qui ne manquait jamais de le féliciter sur sa Pontiac-E dernier cri ou sa nouvelle femme. À son arrivée, c'est lui qui l'avait conseillé pour ses premiers achats, les meilleurs services à se procurer. Il l'avait envoyé au cabinet *Perfect Housewives*, à l'agence immobilière, puis à la succursale Pontiac du centre d'achats. En une semaine, il avait disposé de tout ce dont un homme avait besoin pour vivre en lotissement. Désormais, Ferdinand invitait Monsieur Rickward à chaque barbecue de fin du mois. Il était l'ami du couple en quelque sorte. Même s'il n'était pas aussi intime que certains voisins. Il s'entendait particulièrement bien avec Dooley. De temps en temps, il couchait avec sa femme et lui couchait avec Barbara. Enfin, non, pas encore, en fait. C'était avec ses précédentes compagnes. Il ne devait pas oublier d'en toucher un mot à sa dernière femme, qu'elle se montre amicale avec Dooley. Les bons voisins restaient rares, inutiles de les perdre.

On sonna à la porte de service. Apparemment, un représentant avait su déjouer les défenses passives de la villa. Pas moyen de s'en débarrasser avant de lui avoir consacré un moment. À moins qu'il ne s'agisse du réparateur de la salle de musculation. La programmation s'était détraquée hier après-midi et avait bien failli lui luxer les épaules. Il retourna enfiler une robe de chambre, suivi de près par l'écran. L'information le surprenait à peine. Les autorités de la NBA se décidaient enfin à rehausser la hauteur des paniers de basket. La moyenne des joueurs atteignant les deux mètres trente-cinq, il n'était que temps.

La porte s'ouvrit sur une femme magnifique, encore plus jeune que Barbara, la poitrine mieux formée même. Mais Ferdinand trouva sa peau bien trop blanche. Comment pouvait-elle être aussi pâle avec tout ce soleil ?

- Cher Monsieur, je me présente, Miss Daphné, de la société *Pets Happiness*. Cette journée restera comme la plus belle de votre vie ! Après avoir consulté votre dossier commercial personnel, je n'ai pu que constater l'absence dans votre magnifique villa d'une annexe pour votre chienne Priscilla !

- C'est celle de ma femme.

- Mais l'anniversaire de Barbara, votre magnifique épouse, ne tombe-t-il pas dans trois semaines ?

- Ah bon ?

Ferdinand n'arrivait jamais à se rappeler les données biographiques fournies par l'agence matrimoniale. Il faudrait qu'il

fasse tout de même un effort.

- Quel autre merveilleux présent pourriez-vous lui faire, sinon un cadeau pour sa chienne ? Laissez-moi déplier mon écran, que je vous montre nos produits phares. Notre annexe *Chien de compagnie* est composé d'un élément de base de huit mètres par huit mètres, soit soixante-quatre mètres carrés, auquel il est possible de rajouter divers accessoires architecturaux, tels qu'une cascade et un mini lac pour la baignade, une niche de campagne de style cottage, ainsi que la fourniture de chiennes en chaleur sur catalogue odorant.

- La chienne a déjà sa propre chambre à côté de la nôtre.

- Comme la pauvre bête doit souffrir d'un espace aussi exigu ! Non, vraiment, notre annexe lui permettra d'atteindre son plein épanouissement canin. Elle est équipée d'un lapin mécanisé après lequel courir pour son exercice physique, d'un tapis de jeux pour sa progéniture à venir.

- Ecoutez, je dois me rendre à mon travail. Je n'ai pas trop le temps ce matin...

- Je vous laisse mon écran ! N'hésitez pas à reprendre rendez-vous avec moi, ou à venir me voir à notre agence du centre d'achats. Je précise que toute notre gamme de produits peut être installée sur pilotis. Nos prix ne sont pas dispendieux, cela va de soi !

- Très bien. Je vous raccompagne.

Ferdinand mit à la porte la pulpeuse représentante. Il était temps d'aller gagner sa vie. La penderie lui délivra un costume repassé et parfumé avec le dernier parfum à la mode, *Trafalgar* de Lancôme. Un drone commercial en avait répandu sur les jardins, les terrasses toute la semaine dernière. Barbara avait fini par en commander une caisse. Ce mois-ci, il se contentait de balancer des poupées annonçant l'ouverture d'une nouvelle boutique dédiée aux pratiques sexuelles rafraîchissantes.

L'ascenseur ouvrit ses deux battants. Ferdinand se poussa pour laisser rentrer l'écran mobile. La guerre pour la liberté et les valeurs démocratiques se poursuivait, quelque part en Afrique Centre. Il lui semblait que le nom du pays avait encore changé. Le conflit s'étendait, sans doute. Pourvu qu'ils ne l'envoient pas là-bas. Il n'avait aucune envie de combattre. Et son âge ne le protégeait plus. Avec toutes les assistances technologiques disponibles, un gamin de treize ans ou un vieillard pouvait participer. De toute façon, le taux de mortalité était quasi nul. Le portail du garage s'ouvrit à son approche. La Pontiac-E démarra et vint se garer devant lui. Une fois son propriétaire à bord, elle rejoignit le réseau routier. L'écran mobile, lui, s'éteignit et attendit que le maître de maison revienne pour s'allumer à nouveau.

En deux minutes, Ferdinand fut devant le building, en plein centre-ville. Sa voiture descendit la rampe du parc à stationnement souterrain, tandis qu'il grimpait le large escalier menant au hall d'entrée. Une gardienne vérifia son identité et lui souhaita une bonne demi-journée de travail. Il salua quelques collègues de bureau, emprunta l'un des ascenseurs, demanda au groom de s'arrêter au vingt-deuxième étage. L'écran de l'ascenseur diffusait un clip musical montrant des lesbiennes en grand nombre se sodomisant sur des capots de voitures de luxe, tandis que le chanteur obèse et surexcité hurlait sa révolte contre les conventions sociales. Le son était trop fort. Ferdinand abandonna avec plaisir l'ascenseur.

Un écran se mit à le suivre, tandis qu'il parcourait l'interminable couloir. Le documentaire sur la chasse au caribou le détendit. Il remarqua que les plantes vertes avaient été changées, dans un genre plus sauvage. Vendredi pourtant, elles semblaient resplendissantes. Arrivé devant la porte de son bureau, il fouilla ses poches. Le premier jour, il avait trouvé bizarre d'utiliser ce système d'ouverture anachronique. Mais son conseiller Travail lui avait expliqué que cela avait pour but de sacraliser l'endroit et la fonction. Il tourna la bonne vieille clé dans la serrure. La porte s'ouvrit. Il rentra, suivi de l'écran qui diffusait la nouvelle publicité pour les espadrilles à suspension par gaz inerte, inodore et sans danger pour la couche d'ozone. La trop célèbre chanteuse Shannon Spirit en portait en concert.

Détectant sa présence, les rideaux s'ouvrirent lentement sur les vitres dépolies. Son fauteuil à roulettes l'attendait. De nouveaux casiers de fiches à classer avaient été déposés sur le bureau métallique. L'écran se posa dans un coin, juste derrière le téléphone. Le Président de la Children Bank of Ottawa se réjouissait d'avoir gagné son procès contre les jeunes plaignants, William et Janeth Keegan. Ferdinand baissa la climatisation et commença à se déshabiller. Garder ses vêtements de ville n'était pas conseillé. Mieux valait se changer et enfiler une tenue décontractée pour le travail. Il enfila le pantalon de toile légère et la chemisette à fleurs qu'il avait apportés avec lui. Sur son bras droit, sa cicatrice de prisonnier le replongea dans de sombres pensées. Son unité sous-cutanée de sécurité, comprenant son dossier judiciaire, sa puce d'alerte doublée de sa violente dose d'anesthésiant, lui avait été enlevée. Parfois, comme inouïs, lui revenaient ses souvenirs de journées de travail de seize heures à démouler et peindre des nains de jardins ou des Christ en croix, d'humiliations, de mauvais repas, de corvées malodorantes, de bagarres dans les dortoirs.

Ferdinand se vautra dans son fauteuil. Il prit un moment pour ouvrir un à un les tiroirs de son bureau. À part le paquet de croustilles à l'orange, le verre et la bouteille de whisky japonais, une boîte de trombones, ils étaient vides. Chaque matin, il s'attendait à ce qu'ils les remplissent. Mais non.

Il se pencha sur les trois casiers et en tira une fiche au hasard. Cette fois, il s'agissait de statistiques de vente de matériel de jardin, tondeuses automatiques comprises. Il n'avait pas le choix, il devait débiter sa semaine de vingt heures. Il soupira. Se baissant, il tira des casiers vides et en posa un sur le bureau. Il ne lui restait plus qu'à faire qu'à classer les fiches. L'écran soupira l'énième épisode larmoyant du feuilleton vedette du matin. Ces histoires de bonnes femmes amoureuses

et jamais contentes l'énerveraient. Il demanda à l'écran de baisser le son pour pouvoir se concentrer. Jamais son conseiller Travail ne lui avait fourni d'autre occupation. Toujours ces maudits casiers qu'il trouvait tous les lundis matin à son arrivée. Il aurait aussi bien fait de lui installer une chaise longue dans le bureau et lui fournir une Barbara numéro deux. Plusieurs fois il avait demandé à pouvoir se rendre utile ailleurs ou du moins d'effectuer une autre tâche plus intéressante, sans succès. C'était paraît-il indispensable qu'il se rende chaque matinée de la semaine au building, afin d'acquiescer un métabolisme social correct.

L'écran décida subitement de diffuser la chaîne musique classique. Un opéra quelconque accompagna Ferdinand dans son labeur administratif. À la moitié d'un casier classé, il se permit un petit verre. Les démangeaisons commençaient, sans être encore trop pénibles. Pour se distraire, il pensait au sexe qu'il pratiquerait avec sa femme cet après-midi. Si elle rentrait. Il n'avait guère envie d'aller à l'établissement pour hommes. Cela épuiserait trop vite son compte bancaire. Il comptait bien s'acheter le mois prochain l'observatoire astronomique dont lui avait parlé Monsieur Rickward. Une pure merveille payable en quarante mensualités, selon la vidéo qu'il avait visionnée. Pendant toutes ces années d'emprisonnement, il n'avait jamais pu voir le ciel une seule fois. Cet achat constituait pour lui une revanche sur le sort qui jusqu'à présent l'avait accablé. Mais personne n'en saurait rien. Parfois, il ne savait même plus s'il avait eu raison de tuer pour pouvoir manger à sa faim, nourrir ceux qu'il aimait.

Le téléphone sonna. Une voix charmante l'informa que *Tout pour le bureau* venait d'ouvrir ses portes au centre d'achats. S'il le voulait bien, une invitation à un spectacle gratuit de présentation de la gamme lui parviendrait. L'occasion rêvée pour lui d'améliorer son cadre de travail et de rendre jaloux ses collègues par un fauteuil tout électrique, des rideaux tendances, un téléphone et une lampe design, des répliques de tableaux de bon goût pour décorer les murs. Ferdinand se dit que l'offre était alléchante et donna son adresse. La voix le remercia, lui rappela la date du spectacle, puis s'éteignit. Il resta avec le combiné à la main. Il avait oublié de demander si l'invitation était valable pour deux.

À regrets, il raccrocha et se remit au travail. L'opéra continuait. Il avait raté le début du second acte, mais visiblement le roi n'avait pas encore été assassiné. Il secoua la tête, en pure perte. Ses dizaines de capteurs cérébraux le grattaient nuit et jour. Il mourait d'envie de les arracher, de libérer son pauvre crâne. Mais il connaissait la sanction, retour immédiat au pénitencier de Flint. Et alors adieu les femmes et la belle vie.

\*

\*\*

Consciencieusement, le surveillant se cura le nez. La City tournait rond, le centre-ville tout comme les lotissements de divers niveaux de revenus. Quelques pépins comme d'habitude surgissaient dans le secteur à très hauts revenus, rien de dramatique. Une brigade d'intervention était en route. Pas aussi grave que la bagarre au rayon des plats préparés d'hier soir. Le troisième étage du centre d'achat avait failli être évacué. Quelle idée aussi d'employer des criminels et des prostituées pour tester tout ce capharnaüm de riches ?

Le surveillant abandonna un instant son mur d'écrans, alla aux toilettes. De toute façon, ce cirque va bientôt cesser. Tout le monde déménageait, passait la frontière. La City sera reconvertie en village-vacances une fois désinfectée et tous ces parasites retourneront dans un endroit pour eux. D'après la rumeur qui courait chez les collègues, finie l'expérimentation à la petite semaine. Springfield cédait à la boîte l'usage de ses suburbs, enfants, chiens et chats compris. Ça ne l'arrangeait pas d'ailleurs. Toute sa famille résidait dans l'Ontario. Mais soit il suivait le cirque ambulancier, soit il perdait son emploi.

Il n'eut pas le temps de se laver les mains. Une alarme retentit. Le surveillant courut à son poste, pestant. Un acheteur cassait la figure à l'employée du service Après-vente de la boutique *Tout pour faire la Fête*.

- Les gars ? Laissez tomber les richards, rappliquez au secteur Divertissement ! J'ai un connard en pleine décompensation !

\*

\*\*

À onze heures quarante-huit, Ferdinand finit de classer la dernière fiche. Les statistiques de vente de matériel de jardins n'avaient plus de secrets pour lui. Il rangea le troisième casier désormais vide sous le bureau et mangea la dernière croustille. Il écrasa l'emballage de ses deux poings et la jeta dans la poubelle. Une fois debout, il retira son pantalon de toile légère, la chemisette à fleurs et remit son costume de ville, une folie sur mesure achetée à crédit aux derniers soldes de la semaine, en tissus anti-froidure, anti-chaleur, anti-transpiration, anti-agression à l'arme blanche. Sa cravate s'ajusta en une seconde, tandis qu'il nouait tout de même lui-même ses chaussures.

Sa demi-journée se terminait. Il suivit les recommandations de son conseiller Travail et referma son bureau à exactement douze heures. Il tourna la bonne vieille clé dans la serrure et la remit dans sa poche. L'écran le suivit, le journal santé et beauté de la mi-journée interrompant l'opéra. Au beau milieu de la cohue des couloirs, la pensée de l'après-midi à venir le submergea. À part du sport et une visite guidée de la collection Automne Hiver au rayon fruits et légumes du *Vegetables Center*, il n'aurait rien d'autre pour s'occuper avant le dîner du soir avec sa nouvelle femme. La pensée du mois prochain

lui redonna le sourire. Il serait fort. Il refuserait de faire appel au service gratuit d'installation à domicile. Il monterait lui-même l'observatoire astronomique dont il rêvait, même si cela lui prenait des semaines, des mois. Après toutes ces années passées sous des mètres et des mètres de béton, il pourrait enfin contempler à loisir les étoiles. Il commanderait le plus gros livre existant sur les planètes et les constellations. Il s'installerait confortablement sur la terrasse, l'œil rivé sur l'écran du télescope. Barbara ou une autre lui tiendrait compagnie. Il mettrait sur ses épaules un châle ou une veste de laine pour qu'elle ne prenne pas froid. Ils ne se rendraient plus jamais le soir à des cocktails promotionnels, des spectacles en costumes vantant les exploits de *Mister Clean* contre les affreux agents *Pat et Oghène*.

Les portes de l'ascenseur se fermèrent devant lui. Il avait trop rêvassé pour trouver sa place dans la cabine bondée. Le couloir de son étage devint d'un coup désert et silencieux. Il ne lui restait plus qu'à descendre par l'escalier. L'écran le suivit docilement. La communicante annonça que les cancers de la peau pouvaient désormais être vaincus par la crème miraculeuse *Force C*, disponible sans ordonnance dès jeudi prochain. Puis le septième et dernier acte reprit enfin. Le Roi avait fini par être assassiné par un ministre félon, une épée laser plantée dans le dos.

---

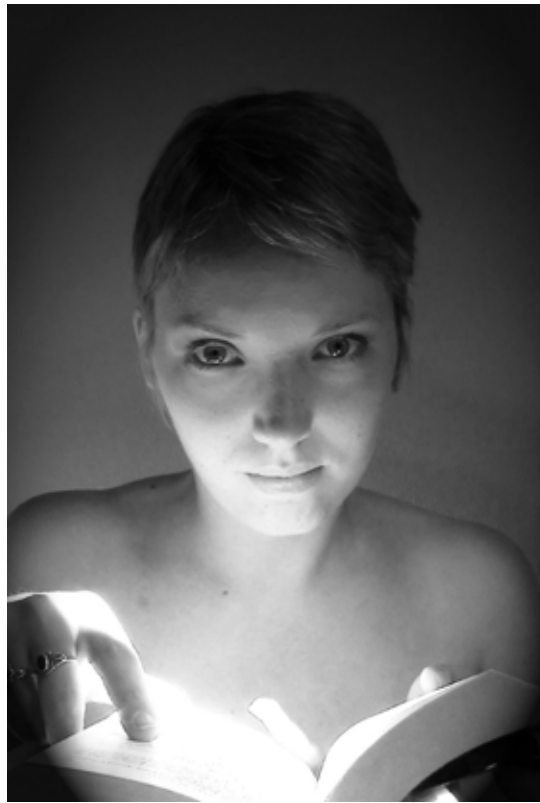
*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

- «Marie-Madeleine» in n°7.
- «Flatterie» in n°9.
- «Otoshimono» in n°10.
- «Ibiza vous accueille avec le sourire» in n° spécial Eros.





## EMMANUELLE NUNCG

Monsieur Andrieux est  
un ours mal léché

« Mlle Emmanuelle Nuncq est né en 1984. Son entourage dit que, toute petite déjà, sa passion pour la lecture causait de graves dommages: nombreux sont les livres qui ne réchappèrent pas des dents de ce génie précoce ! Et depuis le ventre de sa maman jusqu'à aujourd'hui, les livres ne l'ont plus quittée. D'ailleurs, Emmanuelle Nuncq a su lire bien avant de savoir faire du vélo : les livres sont restés et le vélo ? Il n'a plus jamais été utilisé. Voyager par la pensée était tout de même plus confortable. Aujourd'hui, elle est bibliothécaire et a publié un roman: « Porcelaines », aux éditions Le Manuscrit, ainsi que les premiers pas d' « Ulalume de Bordemarge », une petite ado dessinée dans les pages du numéro 10 de « Non? Si! Bulles ».

La classe des sixième B du collège Camille Claudel de Plessis-Belleraches n'était pas, à proprement parler, une classe particulièrement turbulente, au contraire même. Ils étaient d'ordinaire attentionnés et relativement attachants. Seul Monsieur Andrieux ne paraissait pas jouir du même respect que ses collègues de la part de ses élèves. La semaine précédente avait d'ailleurs été particulièrement éprouvante à ce compte.

M. Andrieux était un petit homme toujours habillé du même complet marron. Il enseignait les Lettres Classiques depuis des années et avait vu nombre de ses collègues être remplacés avant lui qui semblait toujours avoir enseigné ici. D'ordinaire le latin et le grec étaient pourtant des matières où les élèves ne sont pas dissipés ; seulement, avec M. Andrieux, c'était une autre affaire et, à un moment ou à un autre au cours de l'année scolaire, les choses dérapaient.

M. Andrieux passa sa main dans ses rares cheveux blancs d'un mouvement nerveux, soupira un bon coup et entra dans sa classe d'un pas qu'il voulait ferme et décidé, destiné à impressionner. Les enfants se rassirent, les chaises raclèrent le carrelage et les chuchotis baissèrent graduellement. M. Andrieux posa sa serviette en cuir sur le bureau et resta quelques secondes sans l'ouvrir, à fixer les visages devant lui. Quelque chose n'allait pas. L'angoisse sembla se lire sur son visage de vieux professeur qui pourtant en avait vu d'autres. Il se retourna pour écrire l'intitulé du cours au tableau et entendit quelques rires. Il sentit que l'heure allait être longue, très longue... M. Andrieux tourna sur lui-même et fixa à nouveau les quatorze visages à peine sortis de l'enfance dont la plupart étaient éclairés d'un sourire de complicité.

— Veuillez ouvrir vos livres à la page 18 et commencer l'exercice numéro 8, demanda-t-il, espérant par là au moins un quart d'heure de répit.

Un silence de mort lui répondit et pas un élève ne bougea pour obéir. M. Andrieux répéta sa phrase d'un ton plus vif, sachant que cela ne servirait à rien. Et ce fut le cas : quelques sourires de plus apparurent et un « non » ferme s'éleva au milieu de la salle. C'était Julien Laliq qui avait lancé le mot d'ordre.

— Comment ça, Non ? demanda M. Andrieux et des dizaines de « non » catégoriques s'élevèrent à la suite de celui de Julien.

— Je vois... Alea jacta est, soupira-t-il en baissant la tête. Des revendications ? Il fixa Julien Laliq qui lui répondit :

— Oui !

M. Andrieux s'attendit à tout et l'énervement le gagna. Qu'allait donc lui dire ce gamin ?

— Nous revendiquons un professeur compétent ! Johanna Boucheau renchérit :

— Et beau ! Beau ? M. Andrieux connaissait tous ses défauts mais ne s'attendait pas à cette insulte gratuite. Exiger des professeurs compétents lui semblait justifié, mais là...

— Et pourquoi pas joueurs de flûte aussi Mlle Boucheau ? répliqua-t-il en lançant un sourire contrit à la jeune insolente qui était pourtant parmi ses meilleures élèves. Johanna rougit et baissa la tête. Et se retournant vers le sieur Laliq :

— Et je vous prie de ne pas mettre en doute mes compétences, jeune homme. A ce que je sache, ce n'est pas vous qui vous trouvez derrière ce bureau.

Julien Laliq sembla mouché par cette réplique et M. Andrieux put continuer à écrire l'intitulé du cours. Seulement, les enfants avaient l'air déterminés à faire tourner leur professeur en bourrique, et ce fut à qui dirait les plus grosses idioties. A chacune d'entre elles, M. Andrieux devenait de plus en plus énervé.

— Vous feriez mieux de retourner garder vos vaches !

— Vous l'avez eu où votre diplôme, dans une pochette surprise ? Cette réplique, Solène Dutilleux l'avait déjà certainement entendue dans la voiture de son père, Christophe Dutilleux, un chauffard invétéré.

— Qui vous a acheté votre costume, votre maman ?

M. Andrieux devint de plus en plus rouge, de plus en plus énervé par ce débordement de jeunesse insolente qu'il n'arrivait pas à canaliser. En plus de cela, il était du genre secondaire à ne trouver les répliques cinglantes à ses adversaires qu'une fois que ceux-ci avaient le dos tourné. Les Lettres Classiques étaient une matière sûre et immuable qui convenait à son caractère réfléchi. Il n'avait jamais été fait pour enseigner, mais au sortir de ses études, il lui avait bien fallu gagner sa vie... Et il était resté à ce métier par habitude. Les enfants ne lui faisaient pas particulièrement peur, mais ils lui semblaient à cet instant autant de guêpes et leurs phrases autant de piqûres. Ce qui lui faisait surtout peur, c'est qu'il n'arrive plus à contrôler la situation. Comment se débarrasser d'une masse aussi nombreuse d'un seul coup ?

— Cessez cela tout de suite ! hurla-t-il.

Les enfants se turent immédiatement, surpris de cette manifestation de force qu'ils n'avaient jamais vue chez leur professeur et aussi, il faut bien le dire, à la vue de son nez qui avait sensiblement changé de sens. Il s'était aplati et avait l'air d'une truffe de petit chat. Julien Laliq cria :

— Ça commence !

Et tous reprirent à qui mieux mieux leur déversement d'injures. Ce qui avait alimenté leurs sujets de conversations depuis la semaine dernière allait enfin se produire.

— Vous êtes un imbécile ! lança Sybille Percher.

Mr Andrieux devint encore plus rouge, et sembla se rapetisser sous l'insulte. A vrai dire, il s'était comme tassé et les centimètres qu'il avait perdus en hauteur s'étaient rajoutés en largeur.

— Un nul ! renchérit Cédric Muller.

Les bras et les jambes de M. Andrieux se raccourcirent comme s'ils rentraient à l'intérieur de son corps, et maintenant il tapait de rage sur la table du premier rang.

— Taisez-vous !

— Un pignouf !

Malgré cette insulte qu'il trouvait intérieurement très drôle, M. Andrieux continua de rapetisser et tous ses vêtements, marrons donc, se couvrirent de poils de la même couleur, jusqu'à les faire disparaître sous l'épaisseur.

— Un ringard ! lança Mathieu Delpêche, avec une certaine retenue.

On aurait dit d'ailleurs que les élèves choisissaient des insultes suffisamment violentes pour mettre leur professeur hors de lui, mais peut-être pas assez pour lui manquer de respect. Pas un seul d'entre eux n'aurait osé lui lancer un « Enculé d'ta race », ou même un simple « connard ». A ce mot de ringard, M. Andrieux ne mesurait plus que vingt-cinq centimètres. En plus de cela, ses oreilles s'étaient démesurément agrandies et arrondies. Quand Johanna Boucheau réitéra sa critique de la beauté toute relative de M. Andrieux, celui-ci ressemblait tout à fait à un adorable ourson en peluche grincheux. Plus personne ne parla alors, mais des rires et des sourires volaient partout.

— Ah vous êtes contents maintenant ! cria M. Andrieux le nounours d'une voix suraiguë, comme si elle avait été enregistrée sur un vieux magnétophone puis déformée. L'hilarité gagna la salle à l'écoute de cette voix pour le moins comique. Vous avez gagné ! Ah ça oui ! Vous pouvez être fiers !

M. Andrieux frappa l'air de ses petits poings rageurs et voulut sauter sur le bureau pour se faire mieux voir, mais son échec ne fit qu'exciter les rires.

— Attendez, on va vous aider... proposa Julien Laliq en le prenant sous les bras, ou plutôt sous les pattes avant.

M. Andrieux secoua ses petites jambes à tout va pour se dégager de ces mains trop entreprenantes, en hurlant de plus belle :

— Ne me touchez pas !!!

Mais Julien ne l'écouta pas et le posa sur le bureau. M. Andrieux, vexé, croisa les bras, s'assit et baissa la tête dans une moue boudeuse qui attendrit les jeunes filles.

— M. Andrieux, commença Julien. Excusez-nous de vous avoir insulté. En fait, on vous aime bien. M. Andrieux s'enferma dans son silence. Mais c'est que la semaine dernière, quand Mathilde Brisac n'avait pas fait son devoir, vous avez commencé à vous mettre en colère. Mathilde continua :

— Et alors votre tête a changée ! Julien reprit :

— On a décidé de vous mettre en colère pour de vrai, pour voir ce que ça donnerait aujourd'hui.

— Et vous êtes trop mignon comme ça ! gloussa Johanna Boucheau.

M. Andrieux releva ses grands yeux noirs. Son air colérique avait disparu, remplacé par une petite moue tristounne qui fit fondre tout le monde cette fois-ci. M. Andrieux soupira et toute sa colère s'enfuit dans ce soupir. Du même coup, ses attributs pelucheux commencèrent à disparaître.

— Oh non... soupirèrent à leur tour quelques voix. Mais M. Andrieux retrouva tout de même sa taille normale.

— La plaisanterie est finie.

Julien Laliq retourna à sa place, et les rires avaient disparu.

— L'exercice 8 sera à maîtriser pour le contrôle de la semaine prochaine, annonça le professeur d'un ton catégorique. Et je vous promets que si tout le monde n'a pas la moyenne, je serais très, très, très en colère ! conclut M. Arthur Andrieux avec, dans ses grands yeux noirs, un sourire adorable et complice.

---

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

*- Etoile du soir, leur espoir in n°8.*



## OLIVIER PIETROY

## Queue déni !



*Nourri d'une culture littéraire partagée entre prose et poésie, Olivier Pietroy a étudié la littérature fantastique à l'université. Stéphanois d'origine, il fut bercé par les légendes auvergnates et foréziennes avant de faire connaissance avec certains romans fondateurs : Dracula, Frankenstein ou encore l'Etrange cas du Dr Jekyll et Mr Hyde.*

*A 35 ans, formateur et correspondant de presse, il a déjà publié dans des fanzines spécialisés (Horifique, Le Calepin jaune, Eclats de rêves, Black Mamba) et figure au sommaire de l'anthologie Légendes parues chez Céléphaïs.*

*Avec « Queue déni » il aborde le thème de l'entretien clinique sous un angle pour le moins original...*

Moi  
J'aurais pu sauter d'immeuble en immeuble avec vitesse et souplesse. J'aurais pu avoir la force de dix bulldozers. J'aurais même pu voler. Mais il a fallu que ça tombe sur moi !

Pouvez-vous me dire à quoi ça sert, Docteur, d'avoir une queue ? C'est que, voyez-vous, une queue c'est encombrant, c'est difficile à cacher et si ça permet d'avoir un meilleur équilibre, c'est aussi un fardeau constamment greffé sur votre colonne.

Depuis des années, je fais l'objet de moqueries. Du jeu de mots, soi-disant plaisant, que j'essuie à la remarque plus acerbe, les autres ne se privent pas de marquer mon originalité anatomique. S'ils savaient, ces pauvres bougres, que les prémices de l'humanité avaient jeté sur terre des êtres qui m'étaient semblables, corporellement s'entend, peut-être se refuseraient-ils à commenter ma particularité. Mais il semblerait que les œuvres de Darwin ne soient plus au programme. J'ai réellement besoin d'aide. Cette queue me fait tourner en bourrique.

Le Doc

Parlez-moi plus précisément de cette anecdote tout juste abordée la semaine dernière.

Moi

Celle de la photo de classe ? Un de mes plus grands traumatismes. Nous n'avions pas été prévenus que le photographe passerait ce mardi-là. Comme il faisait étrangement chaud en ce mois de février, j'avais revêtu un bermuda en toile. Le problème, c'est que je ne maîtrisais pas encore mon « super pouvoir ». J'ignorais, à l'époque, que la taille de mon appendice pouvait varier en fonction de ma nervosité. Quand la maîtresse nous a appris que c'était le jour J pour la photo, il y a eu comme qui dirait un accident. Un pic de stress ou je ne sais quoi a occasionné un accroissement spectaculaire. Mes camarades ont eu peur. Certains ont pleuré. Tous m'ont évité en tout cas durant de longues semaines. Et pour finalement prendre la photo, la mise en scène a été délicate. Entre ma difformité, dont la taille ne cessait d'augmenter, et les figures défaites des enfants, dont aucun ne voulait poser à mes côtés, le résultat fut terrible. Même après toutes ces années, j'ai une réelle appréhension à contempler le cliché. C'est pourtant une épreuve que je m'inflige régulièrement. Je l'ai d'ailleurs sur moi. Tenez, la voilà. Regardez ce petit bout noirâtre qui dépasse près des chaussures d'Aurélie. Je vous laisse deviner de quoi il s'agit.

Le Doc

Cette jeune fille qui se tient là, justement, est-ce celle que vous avez souvent évoquée ?

Moi

La seule personne qui ait jamais fait fi de ma queue. J'étais son « petit lézard » mais dans sa bouche, le mot prenait un sens délicieux. Nous avons souvent joué ensemble après l'école et pendant les vacances. Puis ses parents lui ont interdit de me voir lorsque les écailles ont commencé à apparaître. Fichues écailles ! Heureusement qu'elles ne sont pas constamment là.

Le Doc

Poursuivez sur la jeune fille.

Moi

C'était une petite blonde aux yeux bleus, la fille de l'institutrice. Ce qu'on a pu s'aimer tous les deux. Elle était première en calcul et en français (pour ma part, j'étais numéro un en biologie et histoire). J'avais réussi à lui cacher ma spécificité jusqu'à ce que l'école décide de nous envoyer à la piscine.

Le Doc

Que s'est-il passé ?

Moi

Tous les enfants, et Aurélie avec eux, ont pu constater l'étendue des dégâts... Pourtant, c'était plutôt un atout d'avoir cette queue en matière de natation. Ça peut être vraiment utile pour nager plus vite. Et encore, j'avais pas compris que je pouvais courir sur l'eau.

Le Doc

Vous le pouvez ?

Moi

Oui ! Il fallait bien que ma condition me rapporte quelque avantage. C'est sûr que ça en jette de jouer au Christ sur la plage. Malheureusement, je ne suis pas admis dans les compétitions aquatiques. « Trop avantage », il paraît.

Le Doc

Revenons à Aurélie si vous le voulez bien.

Moi

Après l'épisode piscine, j'avais perdu ma normalité à ses yeux. Pourtant, elle fut la seule à s'intéresser à mon cas. Quand les autres me fuyaient, elle s'accrochait à moi. C'était ma seule amie. Si ma difformité l'intriguait, elle semblait y trouver un certain apaisement à ses propres démons. Mais son père, un puissant métallo descendant de la famille des cyclopes, ne voyait pas franchement notre amitié d'un bon œil. Et sa mère, l'institutrice, n'avait pas de meilleurs sentiments à mon égard (bien que je fusse un élève entreprenant). Elle ne tint pas l'éloignement imposé et s'embruma sur les rives d'une

tristesse ravageuse. Quant à moi, je ne supportai pas davantage la séparation. Et ma famille décida de migrer vers d'autres cieux pour m'éviter les affres d'une peine de cœur insurmontable. Paradoxalement, le déménagement ne servit en rien ce dessein et je souffris mille maux de la perte de mon amie comme de celle de mes repères.

Le Doc

Vous avez connu d'autres femmes ?

Moi

Bah, vous savez, je suis bien conscient de la dimension symbolique qui est attachée à ma condition. On m'a souvent interpellé sur le sujet. J'imagine que pour certaines filles aux aspirations déviantes, mon appendice aurait pu constituer un atout de séduction. Au risque de vous décevoir, je n'en ai jamais tiré profit. Je ne suis pas ce genre de prédateur qui considère l'amante comme un trophée. J'ai aimé fortement et souffert tout autant de n'être aimé en retour. Je ne suis pas prêt pour entrer davantage dans ce sujet, aujourd'hui. Vraiment, si vous me passez cette expression quelque peu triviale, je peux dire que j'en ai plein le dos de cette situation.

Le Doc

On dit que mûrir c'est s'accepter, qu'en pensez-vous ?

Moi

Je réponds que celui qui a commis cette pirouette verbale n'a ni queue, ni écaille, ni langue fourchue ! J'en déduis même qu'il n'est en aucun cas soumis à une quelconque mutation. J'aurais pu avoir des griffes en métal, même si c'est dangereux en cas de démangeaison soudaine. J'aurais pu prendre feu en cas de danger, faculté qui n'empêche pas de se consumer d'amour pour quelqu'un. Il m'aurait même été agréable de devenir invisible ou de porter un « justaucorps » décoré du drapeau américain. Mais il a fallu que ça tombe sur moi. Remarquez, ça aurait pu être pire. C'est ce que je me dis. Il y a, à ce qu'on dit, un de vos patients qui prend du volume à la moindre anicroche. Il paraît que pour lui l'expression « vert de rage » est une réalité. Et cet autre qui n'est qu'un immense tas de pierres, je n'envie pas son existence minérale.

Le Doc

Vous avez tout de même été avantagé par votre situation en de nombreuses occasions...

Moi

Nombreuses, si l'on veut. Une fois, j'ai bien sauvé une gamine de la noyade mais je ne l'ai pas franchement fait exprès. J'étais en train de courir au large et elle était en mauvaise posture, tombée d'un bateau à ce que j'ai appris par la suite. Je ne l'ai même pas remarquée. C'est elle qui a eu la présence d'esprit de s'agripper à ma queue. Mais c'est vrai que pour chasser les mouches en été, il n'y a pas plus performant ! Je ne vous parle même pas du désagrément que cela peut causer dans une rue bondée ou un espace exigü lorsque constamment vous trouvez un dégourdi pour vous piétiner la colonne ! Et les portes ? Combien de fois j'ai senti un élancement vif lorsqu'elles se refermaient sur moi. Les écailles, je m'en accommode. Il faut dire qu'elles n'apparaissent qu'au contact de l'eau. Il suffit donc que je m'en éloigne pour éviter l'affront de me voir couvert de « ma peau de poisson » comme dit mon petit neveu. Enfin, j'ai déjà subi cette déconvenue un public. Depuis, je n'oublie jamais mon parapluie... Il m'a fallu une bonne dose de sang froid pour supporter ma condition reptilienne.

Le Doc

Et la chirurgie ?

Moi

J'y ai eu recours. C'est le meilleur chirurgien de toute la côte Est qui m'a reçu et opéré. Un docteur au poil, tellement populaire qu'il y avait une longue queue... euh, file d'attente devant son cabinet. Je ne peux pas vous dire le soulagement que j'ai éprouvé le lendemain de l'intervention. J'avais un beau pansement mais plus de queue. Cet apaisement fut à la hauteur de la tristesse qui m'enlaça lorsque l'appendice commença à se reformer le jour suivant.

Le Doc

C'est donc à cet instant que vous avez commencé à avoir vos visions...

Moi

En fait, c'est venu après cette opération. J'ai connu une période de dépression. Enfin, je veux dire que sans préjuger du diagnostic, c'est aisément ce que vous, spécialiste, pourriez déduire. J'ai commencé à imaginer que tous les gens pouvaient me ressembler. Je me suis enfermé dans cette voie au point d'en être persuadé et d'apercevoir des protubérances chez chacun de nos (ou plutôt de vos) semblables. Cela a rejailli sur ma vie entière. Au début, cette option m'a décomplexé puis le jeu a rapidement tourné au désastre intime et il a fallu que je me ressaisisse. Pas facile cependant de se rendre à l'évidence de l'hallucination. Les nombreuses séances passées avec une de vos consœurs ont enfanté cette vérité effroyable et en même temps rassurante puisqu'elle guidait mes premiers pas vers la guérison. Bref, c'était bien mon esprit qui initiait ce mécanisme de défense. J'étais conscient de ce paradoxe psychique, de ce phantasme. Je savais tout en me cachant la vérité.

Le Doc

En un sens, on peut dire que l'analyse est juste. Notre séance est terminée. Nous avons bien progressé mais il reste du chemin à parcourir.

Moi

La rechute a été sévère lorsque j'ai commencé à calquer la couleur de ma peau sur l'environnement... Je crois que nous aurons à explorer cette piste...

Au fait, je ne sais jamais comment m'y prendre avec des personnes comme vous. Pour être honnête, je dois manquer de savoir vivre... Quelle main dois-je serrer ? La droite, la gauche ou celle du milieu ?



# MICHEL LAMART

## Celluloïd Man



*Michel Lamart explore les possibles à plein temps après une carrière d'enseignant. Poète, écrivain, auteur compositeur, interprète. Critique à temps perdu. Belge de cœur et d'amitié. Dernier titre publié: Dans le désordre du monde, L'Arbre à Paroles, juin 2010.*

Je voudrais ici conter – ou tenter de le faire ! – ce qui m'advient et qui n'est que pure et permanente reprise d'un même récit, afin de m'en libérer, et connaître *enfin* la délivrance, en livrant cette part la plus obscure de moi-même à qui me fera la grâce de bien vouloir l'accepter.

Voilà donc exprimé - de façon certes trop énigmatique ! - un projet dont il me faut, à présent, éclairer les perspectives, afin de le rendre plus *lumineux*, et faire en sorte qu'entre le tout venant auquel il s'adresse, il touche celui ou celle qui deviendra ainsi, à son insu, à proprement parler, ni plus ni moins que *mon sauveur*...

Les mots ont leur importance.

Croyez-moi : je sais ce dont je parle ! J'en connais suffisamment la charge affective pour ne pas courir le risque de les galvauder. On me croit sage – comme cette *image* à laquelle on m'identifie ! – là est mon drame secret.

L'apparence, en effet, cache toujours une souffrance qui n'est jamais dite comme elle devrait ou pourrait l'être.

Communiquer, je le crois, c'est donner accès à une douleur qui nous confond dans un même devenir collectif. C'est aussi nous exonérer de sa part la plus lourde à porter seul, en la partageant.

Ce qui nous échappe est toujours plus important – et donc plus grave – que ce que nous croyons, par orgueil rationnel, être capables de maîtriser. Il nous faut bien assumer le déterminisme mou de l'Histoire.

Pourquoi ne pourrions-nous pas, de ce qui advient de bon ou de mauvais à chacun d'entre nous, faire don à l'humanité entière ? Ce serait reconnaître une conscience humaine assumée, celle-là même qui, trop souvent, fait défaut à ceux qui s'isolent du troupeau pour s'approprier à leur exclusif usage les plus gras pâturages...

C'est peu dire que je *hante* les salles obscures.

Elles sont à la fois, alternativement, ma raison d'être et de disparaître. Je l'avoue, je n'existe qu'en fonction de ces paradoxes qui sont le fondement de nos identités trop sociales pour être honnêtes.

Que celui qui est *le plus en vue* me jette donc la première pierre !

Je n'existe que dans les consciences collectives, celles qui croient encore à la magie de ces salles obscures qui sont devenues, au fil du temps, des lieux de culte. Je suis pourtant las de m'y inscrire à demeure.

Nourri de lumière, je ne rêve que de lumière. Mais entendons-nous bien : de la *vraie* lumière. Pas la lumière artificielle qui fait rêver, non ! L'autre, l'authentique, celle qui fait vibrer : la lumière solaire...

Ah ! sortir de l'usine ! Prendre le train...

J'aimerais me détacher de tout.

Et surtout de cette histoire sans cesse ressassée que je porte, comme la vague sur des galets sempiternellement polis. J'aimerais être cette mer toujours recommencée que vantent les poètes qui n'ont pas le pied marin. Mais je ne parviens à en être que l'écume...

Pourtant, l'eau est mon unique élément.

On comprend mon vague à l'âme !

Ma vie n'est qu'*un film*. Au sens propre du terme. Ce n'est donc pas une image.

D'ailleurs, je n'aime pas ces abus de langage qui détournent les mots et les situations pour les dramatiser. Ainsi, les grévistes du rail qui « prennent en otage », selon les *media*, les usagers des chemins de fer...

La vie serait donc, moins qu'un combat, une guerre permanente ?

Dans cette œuvre pourtant forte, je joue un rôle dont je ne veux plus assumer la désolante banalité. On serait tenté – n'était de pécher par anachronisme - de croire que l'auteur a pris Bergson au mot : le rire, *du mécanique plaqué sur du vivant*.

Et après ?

Qui est le *mécanique* ?

Qui est le *vivant* ?

Mon drame est surtout qu'il ne s'agit pas, en dépit de sa notoriété, d'un film culte. Personne n'en connaît les répliques par cœur. Et pour cause ! Il n'y a donc aucune chance pour qu'un spectateur consente à s'identifier à moi pour me servir de doublure.

Tout lecteur devient finalement le produit de sa lecture. On est dom Juan quand on lit Molière, ou Emma Bovary quand on s'installe dans le gueuloir de Flaubert. On n'est rien quand on s'identifie à mon personnage – du reste peu bavard (et là, j'ai bien conscience de l'être trop !).

Or chaque spectateur a envie de vivre aussi intensément que les stars qu'il affectionne, au cinéma comme dans la vraie vie.

De plus - ce qui aggrave mon cas ! -, ce film est un court-métrage...

Vous avez deviné ?

Non ?

Je suis cet *arroseur* qui finit *arrosé* dans le film des frères Lumière...

Une institution à moi tout seul. La première pierre de l'art cinématographique tout entier. J'avoue que c'est dur à porter !

Ça vous laisse sans voix ?

Vous ne voulez pas vous mouiller ?

Je comprends...

Mais je souffre ! Douleur : cet éternel retour !

*Mehr Licht* comme disait Goethe mourant...

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

- *Le Carton à chaussures* in n°9.

- *La Machine à laver* in n° spécial Eros.



## **L'illustratrice : EMMANUELLE NUNCQ**

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Après un cursus scolaire absolument prodigieux dans le domaine des Lettres et des métiers du livre, Emmanuelle Nuncq, maintenant Docteur ès Lettres à la célèbre Université Nancy 2, exerce actuellement l'emploi de bibliothécaire, ce qui lui laisse tout le loisir de la lecture et de l'écriture. Sa carrière dans la littérature promet une ascension rapide, fulgurante et phénoménale qui l'amènera au moins au Prix Goncourt !



# PATRICK VAST

S-M



*Patrick S. VAST est né le 28 mars 1953 à Berck-sur-Mer, une station balnéaire du littoral du Pas-de-Calais. Très tôt attiré par l'écriture et Bob Morane, il s'adonne aux trois genres : Polar/SF/Fantastique.*

*Durant ces dernières années il a publié des nouvelles dans des revues et fanzines, Le Calepin Jaune, Nocturne, Hauteurs, Géantes Rouge, Phénix Mag et Reflets d'Ombres et se consacre depuis deux ans aux romans.*

#### *Autres publications :*

##### *Nouvelles :*

*« L'affaire Nokobva » (SF) dans le recueil « Fil Rouge » aux éditions Saint-Martin en 2009*

*« Espèce protégée » (SF) dans le recueil collectif de nouvelles écologiques « Respire » aux éditions In Libro Veritas en 2011*

##### *Romans :*

*« La veuve de Béthune » (Polar) aux éditions Ravet-Anceau, Collection Polars en Nord en 2009*

*« Passions sur la Côte d'Opale » (historico-rétro-sentimental) aux éditions Ravet-Anceau, Collection Euphoria en 2010*

*« L'Héritière d'Owlon » (Fantastique) aux éditions du Riez en 2010*

*« Béthune, 2 minutes d'arrêt » (Polar), aux éditions Ravet-Anceau, Collection Polars en Nord, le 1er mars 2011*

**3 h du matin**

*Smoooke oooon zeee ouateerrr  
Eee faillieur innn zeee skaaaèèlleee*

Assis dans leur lit, Clémentin et Henriette Lepic subissaient depuis une heure la charge lourde d'un hard-rock tonitruant, que leurs voisins du dessus déversaient sur eux pour la troisième nuit consécutive.

— À quoi bon résister ? fit Clémentin, complètement désabusé.

Ce petit bonhomme de 75 ans, en pyjama rayé, chaussa ses lunettes et se leva. Il se rendit dans sa cuisine et commença à se faire chauffer de l'eau pour une infusion.

Henriette, qui avait quant à elle atteint récemment son 72ème printemps, vint bientôt le rejoindre dans sa chemise de nuit à fleurs, en traînant ses charentaises sur le carrelage.

— Et ce n'est même pas la peine d'appeler les policiers, fit Clémentin avec amertume, ils ne se dérangeront pas.

Henriette secoua doucement sa tête surmontée d'un chignon de cheveux gris et lâcha :

— Bien sûr qu'ils ne viendront pas, puisqu'il existe une autre solution.

Clémentin qui venait de sortir du placard son paquet de verveine, fit :

— Tu veux sans doute parler de Super-Marcel ?

Une étrange lueur passa dans les yeux d'Henriette.

— Évidemment, fit-elle.

— Je n'y crois pas, fit Clémentin en prenant un air butté.

— Et c'est un grand tort, conclut Henriette qui avait manifestement une idée derrière la tête.

\*  
\* \*

**7 h du matin**

À peine son réveil avait-il commencé à sonner que déjà Marcel Tricard s'était levé. Il alla prestement prendre une douche, puis se rasa soigneusement et enfila un pantalon de toile bleue, ainsi qu'un tricot de peau à trous rouge, que l'on appelle justement un *marcel*.

Marcel Tricard était un parfait représentant de la classe ouvrière. Cet homme de 45 ans petit et frêle, au visage poupin agrémenté d'une fine moustache brune, travaillait depuis l'âge de 16 ans dans une fabrique de gaufrettes où il se rendait chaque matin sur sa mobylette.

Il prit son petit-déjeuner et, alors qu'il allait quitter son appartement de célibataire après avoir coiffé une casquette de velours noir qui servait principalement à masquer sa calvitie prononcée et enfilé ses brodequins, il entendit sonner le téléphone.

Il se dépêcha d'aller répondre et, après avoir écouté son interlocuteur, fit :

— 3, rue des Petits Champs, 3ème étage, M. et Mme Lepic. C'est enregistré, je serai chez vous vers 22 h.

Puis, il raccrocha avec un petit sourire qui auréola sa bouche aux lèvres minces, car il savait que le soir même, une fois encore, Marcel Tricard, manutentionnaire à la *Manufacture des gaufrettes de Picardie*, allait devenir Super-Marcel, le défenseur des opprimés des décibels.

\*  
\* \*

C'est par le plus grand des hasards que Marcel avait été amené à endosser l'habit de justicier. D'ailleurs, il fut un temps où il était lui-même une victime, un couple de punks domicilié juste au-dessus chez lui, passant en boucle durant des nuits entières, *Goooddd seiveee zeee couineee* par les Sex Pistols, sans aucun égard pour sa personne.

Marcel avait bien essayé de demander une fois aux punks de baisser un peu leur sono, mais compte tenu des menaces que le couple lui avait prodiguées, il s'était très vite résigné à subir.

Et cela dura jusqu'au jour où il attrapa un rhume de cerveau carabiné. Il se rendit chez le Dr Duval, son médecin attitré, et celui-ci lui prescrivit entre autres, du NAZOXON<sup>1</sup>, une solution nasale toute nouvelle et aux effets immédiats, selon le praticien. C'est ce que lui confirma d'ailleurs la pharmacienne qui le servit et le soir même, avant de se coucher, Marcel pulvérisa un peu de ce produit dans chaque narine.

C'est alors que quelque chose de mystérieux se passa. Ce n'est pas que le NAZOXON l'aida vraiment à mieux respirer, par contre il sentit une force étrange envahir tout son être. Et quand les Sex Pistols retentirent soudain comme à l'accoutumée, il ne put se retenir de monter quatre à quatre l'escalier pour aller frapper virulemment à la porte des punks du dessus. Sa main passant aussitôt à travers, il comprit qu'une nouvelle ère était sur le point de commencer.

Le grand échelas à crête rouge qui lui ouvrit avait l'air franchement ahuri, se demandant comment un trou avait pu se former dans sa porte.

Mais Marcel ne lui laissa pas le temps de réagir, il le poussa de la main, et l'autre partit à la renverse. Marcel entra dans l'appartement très en désordre et tomba sur une punkette ébahie, qui ne le fut que plus après que son voisin eut réduit en miettes la chaîne hi-fi, en

1. Toute ressemblance avec une marque ou une firme existante ne pourrait être que fortuite

tapant simplement du poing dessus.

Puis, Marcel s'en alla, tandis qu'un attroupement s'était formé sur le palier. Aux vieillards apeurés qui lui demandèrent en tremblant quelques explications, il répondit simplement qu'il était maintenant prêt à partir en croisade contre tous ceux qui se risqueraient à perturber le sommeil des innocents dormeurs.

L'événement fit le tour de l'immeuble, puis du quartier et enfin de la ville. Si bien, que très vite, Marcel fut sollicité de partout. Et c'est ainsi qu'il devint un grand consommateur de NAZOXON et que parallèlement, la quiétude s'installa aux alentours. Conscient de son rôle de justicier, s'il gardait son pantalon de toile bleue, sa casquette et ses brodequins pour venir en aide à son prochain opprimé, le manutentionnaire de *la Manufacture des gaufrettes de Picardie*, s'était doté pour ses missions, d'un *marcel* rouge présentant sur la poitrine un écusson jaune fluo, où se détachait en noir le sigle **S-M**, comme **Super-Marcel**. Car c'est bien ce dernier que devenait lors de ses interventions musclées Marcel Tricard qui demeurait toutefois un brave ouvrier *besogneux et anonyme* durant le jour.

Mais tout cela ne fit pas que des heureux. Hormis les punks, hard-rockers et autres qui ne pouvaient plus perturber leurs voisins durant la nuit, il y eut le commissaire Zubu qui prit Super-Marcel en grippe. En effet, il avait très vite abdicqué devant les hordes de *pollueurs sonores*, aussi les succès incontestables du super-héros le rendaient-ils haineux. Il avait d'ailleurs tenté de le discréditer, en mettant en avant que lors de ses interventions, Super-Marcel s'en prenait aux biens d'autrui et se montrait même très violent envers les propriétaires de chaînes hi-fi. Mais le maire de la ville le remit à sa place, en lui faisant remarquer que Super-Marcel avait été capable de ramener la paix dans la cité, contrairement à certains dont c'était pourtant le rôle.

\*  
 \*\*

Donc, ce soir-là, notre super-héros se rendit à l'immeuble des Lepic. Après un petit passage chez eux pour leur assurer que tout allait bien se dérouler, il monta chez les voisins du dessus qui venaient juste de commencer la diffusion plein pot d'un CD du groupe anglais Deep Purple. Ce fut la routine. Super-Marcel entra chez les hard-rockers en faisant voler leur porte en éclats, puis alla réduire en mille morceaux leur chaîne, après toutefois avoir éjecté par la fenêtre un grand chevelu qui avait tenté de l'empêcher d'accéder à la sono. A priori, il s'agissait de nouveaux venus dans la ville, c'est-à-dire une catégorie qui, ne connaissant pas encore le super-héros local, se permettait certaines libertés.

Puis, Super-Marcel alla souhaiter une bonne nuit aux Lepic, en leur assurant qu'ils ne seraient plus jamais perturbés durant leur sommeil.

\*  
 \*\*

Mais tout cela était trop beau pour durer. Et sans que notre super-héros ne s'en doutât un seul instant, le lendemain soir, dans la salle désaffectée d'une ancienne discothèque, eut lieu une réunion du comité anti-Super-Marcel, constitué depuis peu. On y trouvait des punks, des hard-rockers, des métalleux et j'en passe et des meilleurs.

Ce fut un hard-rocker bardé de cuir et de chaînes qui monta sur une espèce d'estrade pour haranguer la foule. Mais très vite, il fut rejoint par une punkette également cuirassée, les cheveux platinés et hérissés, le nez et les oreilles percés d'épingles à nourrice. Elle demanda la parole et s'exclama :

— Je travaille dans une pharmacie !

« Hou !!! » fit la foule.

— La ferme, bande de crétins ! repartit la punkette. Y'a pas de sots métiers. Surtout pour ce qui nous intéresse !

Silence dans la salle et la punkette de poursuivre en sortant un pulvérisateur de solution nasale de l'une des poches de son *Perfecto*.

— Vous voyez ça ?

Murmure dans la salle, puis :

— Ça, c'est du NAZOXON. Super-Marcel vient régulièrement m'en acheter à la pharmacie. Et j'ai fait mon enquête auprès de la vendeuse que je remplace depuis trois mois et ce que j'ai appris est très intéressant.

— Qu'est-ce que t'as donc appris ? fit le hard-rocker qui demeurait sur l'estrade près de la punkette.

— J'ai appris que la première fois que Super-Marcel a sévi correspond au jour où il a acheté également pour la première fois du NAZOXON !

— Et alors ? fit le hard-rocker.

— Alors ? Eh bien, il se trouve que c'est le NAZOXON qui procure ses super-pouvoirs à Super-Marcel !

Nouveau murmure dans la salle et la punkette de conclure :

— Il suffit de remplacer le NAZOXON par de l'eau mélangée à du sel et adieu Super-Marcel ! J'ai fait l'expérience, il ne s'apercevra de rien.

« Ben ça alors ! » s'exclamèrent en chœur, punks, hard-rockers, métalleux et compagnie... en réaction aux propos de la punkette.

Celle-ci mit un terme à la réunion, en annonçant qu'elle se chargeait de tout et qu'elle contacterait le comité anti-Super-Marcel le moment venu.

\*  
 \*\*

Trois jours plus tard, sans se douter de rien, Super-Marcel se rendit à la pharmacie de son quartier. Il y fut accueilli par la punkette qui avait troqué son blouson de cuir noir contre une blouse blanche et le congratula d'un large sourire. Super-Marcel regrettait l'ancienne vendeuse qui avait pris sa retraite, trouvant la nouvelle un peu trop originale avec sa coiffure et surtout ses épingles à nourrice, mais il s'y faisait petit à petit.

— C'est pour du NAZOXON, monsieur ? fit la punkette, très avenante.

— Heu oui, répondit Super-Marcel, toujours un peu intimidé lorsqu'il s'en venait quérir la clé de ses super-pouvoirs.

La punkette actionna la souris de son ordinateur, puis après avoir fixé intensément l'écran, demanda insidieusement :

— Il ne vous en reste plus du tout ?

C'était la première fois qu'on lui posait cette question, aussi Super-Marcel répondit-il sans méfiance :

— Non, plus du tout.

La punkette se composa un air contrarié.

— Ah, ça c'est embêtant, car apparemment, nous sommes en rupture de stock. Je vais aller voir à la réserve, on ne sait jamais.

Et elle partit à l'arrière de la pharmacie, en laissant son client fort désappointé.

Mais elle revient très vite avec un large sourire et brandissant triomphalement une petite boîte en carton.

— C'est la dernière ! fit-elle.

— Ah, formidable ! s'exclama Super-Marcel qui ne se doutait pas qu'un piège diabolique commençait à se refermer sur lui.

\*

\*\*

Et le soir même, il reçut l'appel de ce qui paraissait être une petite vieille que ses voisins du dessous empêchaient de dormir.

Aussitôt, Super-Marcel enfila sa tenue de justicier et, après une pulvérisation de ce qu'il pensait être du NAZOXON dans chaque narine, partit vers le 3 de la rue des Marguerites, l'adresse qu'on lui avait indiquée. Il s'agissait d'un vieil immeuble qu'il trouva sans problème. Sa commanditaire l'ayant prévenu qu'elle se déplaçait très difficilement et serait certainement au lit lorsqu'il arriverait à destination, il se rendit directement au second où le groupe AC/DC éruçait un *Highway to hell* infernal.

Il s'apprêtait comme à son habitude à faire voler la porte en éclats, mais à sa grande surprise, celle-ci s'ouvrit d'un coup, pour laisser apparaître un immense hard-rocker bardé de cuir, aux cheveux longs et à la moustache de Gaulois qui lui sourit de façon énigmatique.

Et avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, Super-Marcel fut empoigné et propulsé contre un mur. Alors il sentit tout son sang le quitter. Avec la routine, cette étrange sensation qu'il avait éprouvée la première fois qu'il avait respiré du NAZOXON avait disparu. Aussi tout à l'heure ne s'était-il pas inquiété de l'absence de réaction après s'être administré quelques gouttes du produit trafiqué. Mais maintenant, il avait la très nette impression que ses super-pouvoirs ne se manifesteraient pas. Étant d'un esprit naturellement vif, il pensa très vite à la pharmacienne aux épingles à nourrice dont il s'était toujours un peu méfié et fut convaincu qu'il était victime d'un complot machiavélique. Il ne chercha même pas à se défendre lorsque le hard-rocker l'empoigna une seconde fois, pour l'amener dans une grande pièce envahie de punks et consorts.

En moins de deux il fut enchaîné sur une chaise et quelqu'un coupa la sono, le temps que le hard-rocker lui déclare avec un mauvais sourire :

— T'es cuit, Super-Marcel ! D'ailleurs, il n'y a plus de Super-Marcel. Ça n'existe plus Super-Marcel !

Et alors, ce ne fut pas qu'une sono qui se mit en marche, mais plusieurs diffusant du punk, du hard-rock, du heavy metal, du rap, de la techno et même du bel canto, tandis que la horde bardée de cuir s'en alla, laissant seul celui qui n'était plus que Marcel Tricard, enchaîné sur sa chaise.

\*

\*\*

Au commissariat de la ville, le commissaire Zubu, un homme gras au menton fuyant, aux petits yeux porcins et aux cheveux brillantins plaqués à l'arrière, reposa le combiné du téléphone avec un air des plus satisfaits.

Il s'adressa au lieutenant Lagerbe, un grand escogriffe qui se débarrassait rarement de son vieil imper poisseux.

— Lagerbe, fit-il, l'heure de ma vengeance a sonné. On va coffrer Super-Marcel !

— Co... comment ? fit le lieutenant en manquant d'avaler son mégot de gitane papier mais.

— Pas le temps d'expliquer, reprit Zubu, on prend cinq hommes en tenue, et en route pour la rue des Marguerites.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et bientôt, deux voitures de police quittèrent précipitamment le commissariat. Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre leur but : un immeuble qui vibrait de musiques diverses et variées que libéraient de folles sonos.

Une légère course dans l'escalier jusqu'au second étage et le commissaire Zubu et ses hommes entrèrent dans un appartement en désordre, trouvant dans la pièce principale, l'ex-Super-Marcel toujours enchaîné à sa chaise.

Zubu se chargea lui-même d'arrêter les différentes sonos, puis ordonna à ses hommes de libérer le héros déchu. Cela prit un certain temps et lorsque l'intéressé se retrouva debout et piteux, Zubu pointa son doigt vers son *marcel* de justicier, à l'endroit bien précis où se détachaient les lettres **S-M** en noir.

— S-M comme Super-Marcel, mon œil ! lança-t-il, goguenard. C'est plutôt S-M comme Sado-Maso, oui ! Sado, vous l'êtes mon gaillard. Ou du moins vous l'avez été, pendant tout le temps où vous avez pris un plaisir fou à briser le bien d'autrui et à porter atteinte à l'intégrité physique de vos victimes. Et masochiste vous l'êtes bien, en vous étant fait enchaîner tout à l'heure et en réclamant que l'on vous passe ce qui est bien difficile d'appeler encore de la musique, à un volume sonore encore jamais atteint depuis que l'Humanité existe !



— Mais... mais, bredouilla l'ex-justicier. Co... comment...

— Ça suffit ! ordonna le commissaire. J'ai été très bien renseigné et ce que nous avons pu constater mes hommes et moi-même est sans appel ! Bon, on va vous fouiller maintenant.

Deux agents en uniforme se chargèrent de la besogne et exhibèrent très vite le pulvérisateur de NAZOXON trafiqué.

Le commissaire enleva aussitôt le bouchon protecteur, puis porta le pulvérisateur à son nez et renifla un grand coup.

Un sourire de contentement se dessina sur son visage gras.

— Cocaine, héroïne, opium, chuinta-t-il avec délectation. Vous êtes fait, mon bonhomme. Non seulement vous êtes un pervers sexuel, mais en plus un drogué, un junkie. Vous êtes bon pour en prendre au moins pour vingt ans. Allez, messieurs, passez donc les menottes à ce dangereux criminel et on l'embarque au poste !

Cela fut réalisé en un éclair et très vite le pauvre Marcel Tricard partit encadré par les policiers.

Une fois en bas, tout le groupe tomba en arrêt devant une foule constituée de gens du quartier qui s'étaient amassés et qui laissèrent éclater leur colère en voyant celui qu'ils nommaient toujours « Super-Marcel », tristement menotté.

Mais Zubu prit vite les devants.

— Vous ne savez pas à qui vous avez affaire réellement, commença-t-il. Vous le prenez pour un justicier, un défenseur des faibles et des opprimés, un super-héros ! Eh bien, vous vous trompez, vous vous êtes toujours trompés. Cet individu est en réalité un détraqué sexuel et un drogué de la pire espèce !

Et joignant le geste à la parole, le commissaire brandit le pulvérisateur de NAZOXON, tirant ainsi de la foule des « Ah ! » de consternation.

— Oui, repartit Zubu, ce triste sire risquait de débaucher vos enfants, de les faire sombrer dans l'enfer de la drogue, de les transformer en criminels comme lui ! Mais nous sommes intervenus et nous allons libérer notre chère et belle ville du joug de cet horrible individu.

Profitant que la foule fût soudain devenue atone, les policiers embarquèrent leur prisonnier à bord d'une voiture et s'en allèrent très vite.

Au commissariat, il restait deux agents qui accueillirent leurs collègues débordant d'enthousiasme.

— Allez, mettez-moi ce triste sire en cellule ! ordonna le commissaire après que l'on eut enlevé les menottes à l'ex-justicier.

— C'est qu'il y a déjà quelqu'un dedans, fit l'un des deux policiers restés de faction.

— Qui ça ? fit Zubu, intrigué.

— Fifi l'enclume, répondit le policier. Une patrouille l'a coincé en train de voler un sac à main et l'a amené ici.

— Ah, Fifi l'enclume ! s'exclama Zubu. Eh bien, notre Super-Marcel sera en très bonne compagnie avec lui. Mettez-le au frais avec l'enclume !

— On ne l'interroge pas ? demanda l'agent.

— Pas maintenant, fit Zubu, je vais vous emmener dans une brasserie du centre-ville dont vous me direz des nouvelles, et on va se taper une méga choucroute pour fêter l'arrestation de mon vieil ennemi Super-Marcel !

Cela réjouit bien sûr l'ensemble du commissariat, sauf le policier ayant suggéré l'interrogatoire, qui fut désigné d'office pour garder la maison.

— Mais ne t'en fais pas, on te ramènera une part de choucroute, promit le commissaire en emmenant ses hommes.

Loeil torve et le moral en berne, l'agent alla conduire le pauvre Marcel jusqu'à la cellule où ronflait allongé sur une banquette, celui que l'on avait surnommé l'enclume, pour ironiser son aspect filiforme.

Le héros déchu s'assit sur la banquette qui formait un angle droit avec celle qu'occupait de tout son long l'enclume. Bientôt celui-ci cessa de ronfler, puis se réveilla en sursaut. Il regarda autour de lui sans même s'apercevoir de la présence de Marcel Tricard, tant il avait manifestement l'esprit embrumé. Puis il renifla un bon coup et sortit de la poche de son pantalon en velours un objet qui fit sursauter le justicier déchu.

— Mais, c'est du NAZOXON ! s'exclama-t-il.

L'enclume s'aperçut enfin de la présence de son compagnon de cellule.

— Heu... oui, fit-il en le regardant avec des yeux tombants.

— Et vous l'avez acheté il y a longtemps ? renchérit l'ex-super-héros.

— Bof, ça doit faire six mois.

Six mois ! Pour Marcel, l'affaire était entendue, il ne pouvait s'agir de NAZOXON trafiqué.

— Je peux vous l'emprunter ? hasarda-t-il.

— Si vous voulez, dit l'autre, moi ça ne me fait aucun effet.

Le précieux pulvérisateur passa des mains de l'enclume à celles de Marcel qui s'offrit deux copieuses rasades de produit dans chaque narine. Et aussitôt, la sensation étrange qu'il avait éprouvée la première fois et qui avait disparu depuis se manifesta pleinement.

— Je peux le garder ? hasarda encore Marcel en secouant légèrement le pulvérisateur.

— Si vous voulez, redit l'enclume, moi ça ne me fait pas d'effet.

Marcel mit le NAZOXON dans sa poche, puis après avoir saisi la grille de la cellule, la fit voler en mille morceaux. Il traversa ensuite le commissariat devant le regard ahuri du planton et, pris par son élan, sortit en passant à travers la porte.

Une fois dehors, il fut convaincu qu'il pouvait tenter quelque chose qu'il n'avait jamais encore osé faire. Il sautilla légèrement sur place, puis après avoir donné un virulent coup de rein, décolla du sol. Il agita les bras ce qui lui permit de prendre de l'altitude et bientôt se retrouva en train de voler au-dessus des immeubles, dominant ainsi la ville. Il se laissa aller à planer, puis voulant de nouveau s'élever, il agita les bras comme auparavant. Il pouvait de cette manière, soit se diriger vers le ciel magnifiquement étoilé en cette douce nuit, soit piquer vers les lumières qui constellaient les rues de la ville.

Et ce qui devait arriver arriva. Des milliers de personnes se mirent à suivre le spectacle qu'offrait, sans boudier son plaisir, le super-héros volant, en s'exclamant :

« Supert-Marcel ! Super-Marcel ! ».

Galvanisé par tant d'enthousiasme, à chaque fois qu'il redescendait vers la foule, le super-héros régénéré adressait un magistral salut de la main. Cela dura jusqu'au petit matin, puis Super-Marcel se décida à atterrir. Il était bien sûr prêt à repartir pour de nouvelles missions et surtout à faire regretter amèrement à ceux qui avait comploté contre lui, leur ignoble machination.

\*  
\* \*

*Alors, vous qui avez été passionnés par ce premier épisode des aventures de Super-Marcel, vous vous demandez sans aucun doute ce qu'il va advenir de notre super-héros. Eh bien, pour le savoir, rendez-vous au prochain épisode qui s'intitulera :*

---

LA REVANCHE DE SUPER-MARCEL !!!

À suivre...

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

- *Chadoogie in n°7.*
- *La Hippie in n°9.*

# ANNETTE LUCIANI

## Variation sur un conte



Docteur en littérature comparée. Domaines favoris : fantastique-polar-thriller

- Bisou (2002) Khimaira (Belgique) n° 15, 2002.
- Citrons (2002) Marmite & Micro-onde n° 5, 2002.
- Contes impies (2002) Solaris (Canada) n° 143, 2002.
- Gentille maman (2002) Khimaira (Belgique) n° 16, 2002.
- La géante (2002) Unexplained 10 et 11, 2002.
- KouKou (2003) Marmite & Micro-onde n° 7, 2003.
- Salutaris (2003) Unexplained n° 16, 2003., repris ds Solaris (Canada) n° 149, 2004.
- Dans le noir (2004) Brins d'éternité (Trois-Rivières, Canada) n° 2, 2004.
- Jardins secrets (2004) Brins d'éternité (Joliette, Canada) n° 1, 2004.
- Le noir (2004) Eclats de Rêves n° 1, 2004.
- Lune rousse (2004) Equinoxe, Ed. Les six brumes (Canada) n° 005, 2004.
- Sommeils (2004) Unexplained n° 25, repris ds «Nouvelles Story» numéro 2, éditions ALPA, 2004.
- Anniversaire, (2005), Unexplained
- Hautes neiges (2005) Eclats de Rêves n° 6, 2005.
- L'île des Lagramanti (2005) Brins d'éternité (Trois-Rivières, Canada) n° 5, 2005.
- Laisser couler longtemps (2005) Borderline n° 2, 2005.
- Le baptême de Lili (2005) Horrific special Femmes de l'Étrange (St-Jean, Québec) n° 43, 2005.
- Ice Cream from Gilroy 2006 (Phénix)
- Jeux Interdits 2007(Phénix mag)
- Le missionnaire 2008(Phénix mag)
- Le bal des Bisounours 2008(Phénix mag)
- La Vimorre (Phenix Mag) 2009
- Promenades en Fantastique, essais(Phénix mag) 2008-2009
- San Nicolao, éditions Bleu Autour (« Une enfance corse »), 2010

à paraître :

- La Maison amoureuse (2011)
- Après que le train passe (2011)

Les épais rideaux qui ornaient les fenêtres et le lit à baldaquins faisaient de la chambre une précieuse bonbonnière. Le velours de ces drapés, leur pourpre sombre, leurs pompons dorés et leurs cordelettes aux tresses compliquées, ainsi que leurs riches ourlets empesés, lui conféraient une ambiance chaleureuse, en dépit de son aspect imposant et majestueux.

De l'extérieur, il était impossible de distinguer clairement le château. Le jardin foisonnant de lierre et de ronces, aux allées de gravier vaguement esquissées, le bassin où stagnait une eau trouble, traversée par moments de l'éclair doré d'un koï qui remontait happer l'air, avant de replonger dans les profondeurs moussues, les élégantes statues aux corps enlacés de lianes et de glycine, n'apparaissaient au promeneur égaré que comme un leurre, aussitôt dissipé dans le tumulte incessant de la ville. L'œil qui le percevait ainsi en une brève illumination n'aurait jamais imaginé qu'il pouvait être habité. Et il ne l'était pas, hormis cette seule et unique chambre.

Sur le lit en effet, allongée au centre de moelleux duvets de soie, de satin, de velours, reposait une jeune femme vêtue d'une tunique blanche aux plis compliqués, pâle comme une morte. Elle respirait cependant. Sous ses paupières closes depuis des siècles, passaient et repassaient les mêmes paysages, les mêmes citadins insipides. De temps à autre l'un d'eux lui semblait, elle ne savait pourquoi, plus mystérieux, plus attirant que les autres ; elle lui faisait signe, et un bref instant le château se dévoilait au promeneur élu.

Mais, immédiatement lassée de ce jeu, elle détournait de lui son attention et il continuait sa route, légèrement désemparé, ignorant qu'il n'avait été qu'une fugitive étincelle dans le repos d'une jeune impératrice qui depuis des siècles attendait une raison valable de s'éveiller, au fin fond d'un château, dans une chambre meublée style empire.

Un jour cependant...

... Ce qui l'avait attirée chez lui, c'était son incroyable ressemblance avec elle, son attitude décalée. Il détonnait au milieu de la foule qui se pressait sur les trottoirs en cette veille de fête. Comme elle, il semblait issu d'un autre siècle, avec son costume et sa cape noire jetée avec grâce sur sa chemise immaculée : mais il ne s'accordait pas du tout, songeait-elle avec amusement, avec son style empire à elle, non : il lui parvenait plutôt d'un dix-neuvième siècle finissant. Son élégance était beaucoup plus moderne. Elle sourit en le voyant franchir d'un air décidé la grille du château. Taquine, elle lança à son encontre les racines torves d'un vieux chêne et menaça de le renverser dans le bassin en le faisant glisser sur une plaque de mousse. Sur ses lèvres se dessinait un sourire amusé, qui se changea bientôt en une moue inquiète : quelque chose en lui était étrange. D'abord, ses pièges ne l'avaient pas troublé : ni les racines, ni la mousse n'étaient parvenues à le déséquilibrer ou à lui faire perdre son assurance. Ensuite, son regard et sa démarche étaient animés d'une détermination surprenante. Elle eut à peine le temps de le voir debout devant le perron que déjà il avait pénétré dans le couloir sombre qui menait à l'escalier de sa chambre, sans hésitation. Elle tendit l'oreille, stupéfaite de ne pas entendre craquer les vieilles marches de bois sous ses pas. Il fut près d'elle en un instant et elle fronça les sourcils dans son sommeil : il n'avait pas ouvert mais traversé la porte, à la manière d'un fantôme. Lentement il se pencha vers elle, comme s'il avait su de toute éternité qu'elle était là, et derrière le voile de ses paupières, la beauté de son visage l'éblouit. Il n'avait rien des traits d'un dandy ou d'un libertin. Sous ses cheveux d'un noir corbeau son front large, intelligent était pur, ses lèvres sensuelles et le regard de ses yeux doux noir comme l'encre.

C'est alors qu'elle remarqua, avec un sentiment de panique grandissant, qu'il lui était impossible de répondre à son regard, de même que sa voix était incapable d'émettre aucun son. Les règles du jeu étaient changées. Elle l'avait appelé, il avait répondu, mais c'était lui à présent qui la dominait : il était totalement maître de la situation. Elle se débattait intérieurement, tentant désespérément de reprendre le dessus. Elle sentit son souffle sur ses lèvres et sa voix sourde, presque irréaliste s'éleva dans la chambre et se mit à flotter avec un parfum suave dans son esprit :

« *Je suis là* ». Ses lèvres chaudes effleuraient les siennes. Il s'assit près d'elle sur le lit et lui saisit la main : « *Tu m'appartiens ; mais n'aie crainte, je ne ferai rien que tu ne veuilles...* ». Ses doigts dénouèrent les nœuds compliqués de la manche de sa tunique et il posa ses lèvres sur son poignet. Il lui sembla que son sang battait soudain plus fort à cet endroit et un désir sombre l'envahit.

« *Je peux t'ôter la vie et te la donner. Les deux vont de pair. Dis-moi simplement où tu veux, autant de fois qu'il le faut, autant de fois que tu le désires...* »

La voix la portait, elle la soulevait toute entière. Lentement, elle referma sa main sur la sienne. Muette, elle s'abandonnait à lui.

Cela aurait dû se dérouler tout autrement, songeait-elle pourtant avec un reste de conscience. Elle aurait dû le guider à travers tous les dédales du château, le traînant dans les recoins les plus sombres de la peur, jusqu'au

moment où il se serait assis près d'elle. Alors elle lui aurait ordonné de l'embrasser et elle aurait ouvert sur lui ses grands yeux étonnés, pleins d'innocence et de sommeil. Puis en riant, elle l'aurait bousculé sur le lit et l'aurait attiré à elle. Elle ne se serait rendormie qu'à l'aube, repue de sa chair et de sa jeunesse... Au lieu de quoi elle était la proie vivante d'un être comme elle pétri d'éternité, une éternité qu'il avait le pouvoir de transformer en un unique instant de vie et de mort.

« *Je vais te faire quitter cette prison ; nous partirons ensemble, loin, très loin. Est-ce que tu n'as pas déjà l'impression de voler ?* »

La pression de ses lèvres sur son poignet s'accroissait et elle sentit s'écouler son sang chaud sur la mousseline blanche de sa robe. Le vertige la prenait; son corps n'était plus qu'une aile immense et soyeuse qui frôlait la surface de l'océan, avant de remonter vers les cimes nocturnes, où toute conscience s'abolissait. Sa voix était la vague qui, à peine touchée, lui permettait de s'arracher vers ces hauteurs inconnues que jamais, sans lui, elle n'aurait rêvé atteindre.

« *Ce dont tu as le plus peur, comprends que c'est aussi ce que tu désires le plus* ». Elle avait peur, elle désirait sa morsure, encore, ailleurs, plus proche.

« ... *Dis-moi simplement où, autant de fois* »

Lentement elle appela sa main sur sa poitrine. Il écarta la masse dorée de ses cheveux et de même qu'il avait dénoué les lacets de sa manche, il défit un par un ceux de son corset de soie, libérant ses seins blancs. Un rayon de lune glissa à travers les rideaux, frappant la poitrine découverte de sa lumière crue.

« *Tu meurs* »

Elle se souleva à demi, attira sa tête et ses lèvres sur son sein droit, puis sur l'autre. Le sang jaillit et deux ruisseaux vermeils s'élançèrent, esquissant sur sa peau le parcours qui les mènerait jusqu'au creux du nombril. Là, ils se rejoignirent en un lac sombre auquel il s'abreuva longtemps, absorbé dans l'accomplissement de son seul désir.

« *Encore, autant de fois...* » La voix était puissante ; chaque morsure était plus cruelle et délicieuse que la précédente, dont elle sublimait le souvenir.

La cape noire avait glissé au pied du lit, dans les avalanches de soie blanche et pourpre de sa tunique. Les yeux toujours clos, elle voyait son corps nu au-dessus du sien peser sur elle comme une promesse. Le visage aimé errait sur sa peau, fouillait son corps avec tendresse ; *encore, ailleurs, toujours, autant de fois...* Elle perdait le nombre de ces baisers de feu, transportée par cet océan jusqu'à n'être plus rien que cet éclat de chair suspendu à lui. Lorsqu'enfin il s'abîma en elle, il n'y eut plus dans la chambre qu'un seul mouvement, une seule respiration, tandis que les ruisseaux de sang réunis se jetaient à la mer. Soudain les lourds rideaux se déchirèrent d'un seul coup, la fenêtre vola en éclats et ils se trouvèrent ensemble projetés dans la nuit étoilée.

Elle sentit ses doigts effleurer ses paupières : « *Réveille-toi maintenant, mon amour* »

Alors seulement elle ouvrit les yeux. Du haut de la colline enneigée, la ville illuminée paraissait minuscule et le château avec sa bonbonnière n'était plus qu'un amas de ruines à peine visibles.

« *Regarde-toi, mon ange : je t'ai donné la mort ; je t'ai donné l'humanité et j'ai fait de toi la plus belle des immortelles. Regarde le monde à tes pieds : n'est-il pas une pauvre chose, pour celui qui aime ?* »

Elle blottit sa tête au creux de son épaule et contempla la ville : elle ressentit la joie, la peine, le désir, les gémissements du troupeau de ses anciennes proies qui se traînaient le long des rues, avec pitié.

Le sang faisait fondre la neige à leurs pieds. Elle se vit debout, chancelante et nue, contre lui ; avec passion, il écrasa ses lèvres sur les siennes :

« *Me donneras-tu le même amour, jusqu'à la fin des temps ?* », murmura-t-il à son oreille. Sa question était une prière. Elle y répondit en posant sa bouche contre son cou offert. La neige s'obscurcit davantage, son regard vacilla tandis qu'il s'abandonnait à son tour entre ses bras, au cœur de la nuit presque morte.

---

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Jeux interdits* in n°1.
- *La Vimorre* in spécial Eros.
- *Le Bal des missionnaires* in n°7.
- *Le Bal des bisounours* in n°8.



# MARIE NERAY

## L'Œil de l'Olive



*Marie Neray (un pseudonyme inspiré de son histoire familiale) écrit depuis de longues années, mais cette nouvelle est sa première publication. Fantasy, fantastique, mais aussi récits plus traditionnels, Marie s'essaye à tous les genres, au gré de son inspiration.*

Depuis tout petit, Edouard savait qu'il n'était pas comme les autres. Cela avait commencé dès la 1<sup>ère</sup> année de maternelle. Souvent, il avait cette sensation étrange au bout des doigts, un picotement dont l'intensité variait en fonction de ses émotions. Parfois le pouvoir gagnait en force, jusqu'à en devenir douloureux. Mais à l'époque, il n'était encore habité que de vagues d'énergie stériles qu'il ne savait ni canaliser ni repousser. Il ne se posait pas de questions.

Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il prit vraiment conscience de son pouvoir. C'est après de multiples apéros, de nombreuses soirées passées dans la cuisine à remplir des saladiers de merdouilles en sachet qu'il comprit soudain la raison de sa venue au monde. La révélation vint comme un coup de tonnerre dans un ciel tranquille.

Il était en train d'ouvrir distraitemment un paquet de chips aux oignons, l'humeur vague tout en songeant à la belle fille assise en tailleur sur son canapé et qui n'avait d'yeux que pour le beau Mickaël, lui-même plus intéressé par la jolie Samantha (c'était un joyeux drille Edouard, on le trouvait toujours avec des amis chez lui et une bouteille à la main), bref, il rêvassait tout en attrapant sans y penser un bol en émail blanc pour y verser les chips quand, soudain, un flot d'olives aux piments se matérialisa devant lui.

- J'ai acheté ces trucs, moi ? se demanda-t-il à haute voix lorsque son cerveau fatigué de jeune actif en week-end eut fini par tilter sur la couleur peu naturelle des chips qui auraient dû remplir le saladier.

Edouard jeta un coup d'œil au paquet de chips : plein à raz bord. Et devant lui, obèses, luisantes, se vautraient des dizaines d'olives aux piments.

Ce fut ce jour-là (après quelques tentatives dubitatives puis de plus en plus hystériques) qu'Edouard comprit qu'il avait le don de faire apparaître des olives aux piments à volonté.

Ou plus exactement, il avait le pouvoir de les susciter uniquement en présence d'alcool. Peu importait d'ailleurs le liquide : vin de messe, bière belge, eau-de-vie de pépé Jean, liqueur de banane ou désinfectant à la pomme, tout était bon pourvu qu'on y décèle une trace de fermentation. Les olives aux piments se mettaient alors à rouler à foison. Il sentait le pouvoir monter en lui et, telles des petits animaux câlins, les olives venaient emplir ses mains avides.

En quelques semaines, Edouard n'était plus connu que sous le nom de l'Homme aux Olives. Dans son dos, ses amis, excédés de le voir apparaître à l'heure de l'apéro avec le même sempiternel saladier en émail blanc, l'appelaient aussi « le maniaque de la bille verte ». Fort heureusement il n'en savait rien. Le choc aurait sans doute été trop rude pour sa psyché fragilisée par la révélation de son superpouvoir. Car très vite, il avait compris que son don avait une contrepartie : la responsabilité.

Edouard se mit à hanter les lieux de perdution de la ville où, dans son esprit simple voire simplet, les déshérités de la capitale devaient forcément se trouver. A tous, il offrait ses olives délicatement fourrées à la crème de piment. Aux filles de mauvaise vie, aux marlous, aux maquereaux, aux dealers et aux camés, aux paumés, aux clients, aux flics aussi qui le ramassaient régulièrement mais ne trouvaient pas de quoi le mettre derrière les barreaux. Il se promenait toujours avec un chapelet d'olives autour du cou, tel un messie des temps modernes. Souvent moqué, parfois battu, il n'abandonnait pas. Il avait ses entrées dans tous les bars du quartier car les patrons semblaient apprécier sa générosité. Edouard aimait voir ses olives sur les tables des clients. C'est avec aux lèvres un mot d'amour et dans les yeux une étincelle de tendresse qu'il offrait par poignées ses olives à ceux qui croisaient son chemin

Puis il fréquenta les soupes populaires et les organismes de bienfaisance et le voir passer, portant sur son dos un gros sac d'olives vertes aux piments devint un spectacle familier. Allant de porte en porte, d'association en association, il tentait de soulager la misère humaine à sa manière. Malheureusement, ses tentatives aboutissaient rarement. Les gens n'avaient que faire d'olives aux piments, même ceux qui crevaient de faim. Edouard, forçat de la générosité, passait entre eux tel Jean de Florette chargé de ses bidons d'eau.

Moqué, ignoré, méprisé.

Qu'avaient donc fait ces pauvres olives pour mériter un tel mépris ? Seul, le soir, Edouard se prenait à rêver à sa vie future. Il partirait en Afrique, en Inde, partout où la Faim avec son cortège de souffrances l'appellerait. Il soulagerait la misère des hommes et, tandis qu'il mettrait toute son énergie à produire des olives aux piments, il se nourrirait, lui, du miel de la tendresse humaine, tel un ermite bienfaisant. Mais ces rêveries ne débouchaient jamais sur grand-chose. Au contraire, le quotidien devenait de plus en plus difficile pour Edouard. Il passait ses journées en compagnie d'une bouteille de cointreau à générer des olives aux piments. Il ne savait même plus où les entreposer. Les cartons entiers qu'il envoyait à divers organismes caritatifs lui revenaient accompagnés



d'un mot d'excuse embarrassé. Autre manifestation de son don, les olives vertes ne pourrissaient jamais. Elles restaient éternellement vertes et bien portantes, petits bouddhas sphériques qui lui rappelaient sans cesse qu'il n'était pas à la hauteur de son don. Il aurait dû être acclamé comme un sauveur, comme celui par qui la Faim avait été éradiquée ! Mais il restait là, cloîtré dans son petit appartement, tâchant désespérément de refourguer ses olives.

Et soudain, il comprit ce qui allait de travers.

Les saucisses cocktail. C'étaient les saucisses cocktail, l'ennemi.

Dans le fond, il le savait depuis le début. Grisé par son pouvoir, il avait tout simplement refusé de regarder la réalité en face. Lui-même, dans une incarnation précédente, avait fréquemment succombé au charme pervers de ces viles tentatrices. Il avait régulièrement, pour ne pas dire à chaque fois, délaissé les olives aux piments en leur faveur. Honte ! Honte sur lui ! Honte à l'humanité veule et influençable qui préférait céder aux charmes délétères de la charcuterie industrielle plutôt que de succomber aux délices pimentés ! Quel être démoniaque, quelle organisation maléfique produisait ces immondices dont le seul but était de détourner les humains des olives aux piments ? Désormais tout lui revenait en mémoire, les barbecues où les olives mouraient tout doucement dans leur bocal tandis qu'on allait chercher une nouvelle ration de saucisses, les grimaces de dégoût, parfois, lorsque l'une d'entre elles trouvait incidemment le chemin des papilles d'un invité. Dans le meilleur des cas, on réclamait des olives dénoyautées, vides, aveugles. Quelle décadence ! Comment s'étonner qu'après des années de consommation assidue, la saucisse cocktail ait rendu les hommes insensibles au charme subtil des olives aux piments ! Il y avait forcément une volonté démoniaque à l'œuvre derrière tout cela, peut-être un surhomme, semblable à lui (encore qu'il en doutât) ? Ou il ne s'agissait peut-être que de quelques industriels particulièrement retords. Peu importait, au fond, le résultat était le même.

Il fallait faire quelque chose. Il ne pouvait pas abandonner les hommes. Il devait les aider. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de trouver un moyen de contrer l'influence déplorable des saucisses cocktail. Une fois cette chienlit éliminée, les hommes reviendraient naturellement vers les olives aux piments. Ils retrouveraient le goût des choses. Ils seraient à nouveau libres. Ses olives comptaient sur lui. Elles le regardaient de leur petit œil rouge, attendant patiemment qu'il leur rende justice. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de trouver un plan pour y parvenir...

Edouard mit 50 ans à devenir le maître du monde.

Ce n'était pas vraiment ce qu'il avait prévu à l'origine. Il s'était contenté de mettre en œuvre son plan pour assurer aux olives aux piments la place qui leur était due dans l'alimentation humaine. Il avait commencé par cibler les femmes, pressentant qu'elles seraient plus réceptives à son message. Celui-ci était simple : manger des olives aux piments, ça fait moins grossir que les saucisses. Il fit imprimer de coûteuses plaquettes, cautionnées par un institut médical qu'il paya les yeux de la tête et commença son chemin de croix.

Sa campagne de publicité, dans laquelle il avait mis tout son avoir, marcha du feu de dieu. Edouard distribuait ses olives sur les marchés, faisait du porte-à-porte en laissant d'importants échantillons pour convaincre les femmes que non seulement, quand on y réfléchissait bien, les olives aux piments étaient bien meilleures au goût que les saucisses cocktail, mais qu'elles étaient également une véritable panacée. Elles ne faisaient pas grossir, contenaient des vitamines et des minéraux indispensables à la santé et ralentissaient le vieillissement cellulaire. Bizarrement, plus les femmes clamaient haïr les olives aux piments et préférer les cochonnailles, plus facilement il parvenait à leur en refourguer. Une fois constituée une clientèle de fidèles (qui elles-mêmes prêchaient la bonne parole durant barbecues et apéritifs, allant même jusqu'à amener leur propres munitions), Edouard passa à la vitesse supérieure. Avec l'aide d'un chimiste récemment acquis à sa cause, il commença à mettre au point une gamme de cosmétiques issue de l'olive aux piments. Les recherches furent longues et délicates (le piment faussait les résultats) et pour financer ses recherches, Edouard en fut réduit à mener d'autres activités en parallèle. Il monta une petite société d'import-export, avec pour seul produit ses olives aux piments, à un prix défiant toute concurrence, mais toutefois pas assez bon marché pour susciter la méfiance. Étrangement, il n'eut pas le moindre mal à trouver des clients : les commandes affluaient, à tel point que pour la première fois de son existence de surhomme, il eut du mal à répondre à la demande. Claquemuré dans son appartement, il passait des nuits entières à produire des olives aux piments. Il dut se résoudre à embaucher deux manutentionnaires qui préparaient les paquets (délicatement frappés du sigle de sa marque nouvellement créée) et les expédiaient aux quatre coins du monde.

Deux ans après la découverte de son don, Edouard était à la tête d'une ligne de cosmétiques florissante, d'une boîte d'import-export en pleine expansion et surtout, surtout, il avait commencé la grande offensive idéologique pour réhabiliter les olives aux piments. Ses contacts féminins et l'influence grandissante de son petit groupe de fidèles, persuadés comme lui des bienfaits extraordinaires des olives, lui avaient assuré une audience attentive dans la presse féminine et, de fil en aiguille, Edouard se retrouva un beau matin en train de donner une interview à un important journal économique dans un salon privé d'un palace parisien.

Encore une année plus tard, son entreprise exportait olives aux piments et produits de beauté aux quatre coins du monde et dominait le marché national. Divines Olives fit son entrée en bourse. Le cours s'éleva dès l'ouverture de la séance. On ne parlait plus que de la révolution édouardienne.

Il se diversifia, non par intérêt, mais pour survivre dans un monde qui semblait soudain très intéressé par le moindre de ses gestes. Il investit dans la banque, dans la finance, dans le pétrole. Il devint l'actionnaire majoritaire d'une compagnie nationale de chemins de fer récemment privatisée. Il monta une agence de voyage spécialisée dans le tourisme des olives (« allez les cueillir vous-même ! »), créa une chaîne de magasins thématiques, développa ses lignes de produits dérivés. Il acquit une grande entreprise de construction. Mais il ne restait jamais bien loin des olives.

Il racheta les fabriques d'olives aux piments de ses concurrents. Puis tous les champs d'olives qu'il put trouver, en France, en Europe du Sud, en Amérique centrale, jusqu'en Asie. Il les mit à profit pour augmenter sa production de cosmétiques (désormais labellisée « bio ») et sortit une ligne haut-de-gamme d'huile d'olive italienne. Il créa un organisme caritatif, les Enfants de l'Olive, pour venir en aide aux plus nécessiteux. Les volontaires chargés de faire du porte à porte pour récolter des promesses de don avaient tous, dans leur kit de bienvenue, un petit badge en forme d'olive au cœur sanglant.

Il avait de nouveaux locaux, un pour chaque activité. Il fit des campagnes de pub gigantesques, mais compta plus encore sur le bouche-à-oreille pour diffuser son message. Désormais, les cantines servaient une petite ration d'olives aux piments à chaque élève, suivant les recommandations de son nouvel institut sanitaire. Les opposants aux olives aux piments furent taxés d'américanisme primaire, d'adeptes des saucisses à cocktail, ridicules et marginaux. Maintenant que la réhabilitation des olives était en bonne voie, Edouard consacrait tout son énergie à la lutte contre ses ennemies héréditaires. Il racheta des usines en cascade pour mieux les rayer de la carte. Il soutint le jambon au détriment de la saucisse. Il diabolisa Strasbourg et Frankfort, tenta de faire débaptiser Toulouse au lendemain de son élection à l'Assemblée.

A ce stade, Edouard était déjà devenu l'homme le plus puissant du pays. Il avait eu du nez, du talent et de la chance : tous ses investissements avaient porté leurs fruits, tout lui avait réussi. Ses conseillers faisaient croître sa fortune qui, désormais animée d'une vie propre, semblait ne jamais devoir cesser de grandir.

Mais au milieu de ce pandémonium, Edouard souffrait. Il n'avait désormais plus le temps de produire lui-même assez d'olives aux piments pour nourrir la planète. Atteindre les limites de son pouvoir lui procura à la fois soulagement et dépit.

Il continua à grossir. Il acheta trois compagnies aériennes. Désormais, c'était lui qui construisait les routes et les trains du monde entier (dans une jolie teinte de vert piqué de points rouges). Ses olives étaient considérées comme une monnaie d'échange dans 74 pays. On ne laissait pas les enfants aller au lit sans leur faire croquer une « olive d'Edouard ». Car à son grand soulagement, ses olives, celles qu'il produisait personnellement, étaient les plus réputées. Elles se distinguaient par leur nom « Celles d'Edouard » et, si elles excitaient la convoitise des gourmands du monde entier, nul n'en avait jamais percé le secret. Officiellement, ces olives venaient de Grèce, les piments du Venezuela (il possédait la totalité des plantations de ces deux pays). Avec l'aide de ses deux manutentionnaires, celles de l'origine, Edouard continuait à les produire lui-même, au rythme de deux, trois caisses par mois, discrètement envoyées en Grèce avant de faire un retour triomphal dans le monde des gourmets.

Une carrière sans faute, un génie des affaires, hurlait-on autour de lui. Lorsqu'Edouard se retourna sur sa vie, à l'aube de ses 70 ans, il était bel et bien devenu le maître du monde... sans aucune intention d'y parvenir. Tout ce qu'il avait voulu, c'était protéger ses olives. Lorsqu'il quittait sa maison, le matin pour venir au bureau (une habitude qu'il n'avait jamais perdue), son regard tombait sur un panneau de la Société de l'Olive Saine et ses

recommandations prophylactiques. Dans la rue, les gens croquaient des olives comme auparavant des aspirines. Le cours de l'olive verte avait dépassé celui du pétrole. Pas étonnant, puisqu'il était sur le point de finaliser la mise au point d'un nouveau type de carburant, moins polluant et moins cher que l'essence. Le brevet serait déposé dans les jours à venir.

Mais au soir de sa vie, une chose encore le tourmentait. Il avait, certes, accompli l'essentiel de sa mission. Il avait restauré la gloire de l'olive et remis l'humanité en selle (Edouard avait été un artisan remarqué de la paix au Proche-Orient et les Amis de l'Olive restaient très actifs dans la région). Sous sa chemise, contre sa poitrine désormais voûtée, battait une chaîne ornée d'un pendentif en or massif : une olive aux piments, ciselée par un artisan de Bologne, pleine, lourde, incroyablement réelle. Le poids de cette chaîne lui rappelait sans cesse celui de son don. Sa responsabilité. Toute sa vie, il avait senti l'œil des olives fixé sur lui.

Il n'avait pas démerité. Il avait bien servi les olives aux piments. Mais il lui restait une dernière chose à faire avant de mourir : anéantir une bonne fois pour toutes les saucisses cocktail ! Un groupe d'adorateurs fanatiques tentaient d'en réactiver la production, quelque part dans le désert d'Arizona. Ils se croyaient à l'abri. Ah ! Ils ignoraient qu'à leur insu, Edouard avait déjà pris le contrôle de toute la filière porcine de l'Ouest des Etats-Unis. Ils pouvaient toujours courir !

Ce soir là, Edouard fit un rêve étrange. Il glissait dans de longs conduits obscurs, étrangement mous, à la saveur organique presque sucrée. Ces conduits étaient agités de remous agréables, qui le berçaient comme une douce houle. Soudain, un étai gigantesque se referma en dessous de lui, l'arrêtant net. Il sentit qu'on ligaturait le conduit sous ses pieds. Il ne pouvait plus descendre ! Puis on fit la même chose au-dessus de sa tête. Il était bloqué. Prisonnier !

Il se réveilla en sueur.

A compter de ce jour, la vie d'Edouard, roi des olives aux piments, multimilliardaire, maître du monde changea brutalement. Sa haine des saucisses devint virulente. Il ne supportait même plus la vue d'un cochon à la télévision, la simple idée du jambon lui donnait des haut-le-cœur, sans parler des pieds de porc. Il tenta de prendre le contrôle de la filière porcine européenne et de faire déclarer la saucisse hors-la-loi.

Pour la première fois de sa vie, il échoua.

Tant qu'il n'avait voulu qu'imposer l'olive aux piments, nul ne s'était opposé à lui, mais du jour où il voulut officiellement bannir la saucisse de l'assiette de ses contemporains, une véritable fronde se leva contre lui. Producteurs d'olives au chômage, adeptes de la cochonnaille industrielle, gastronomes, mères de famille, la révolte fut générale.

Un matin, Edouard découvrit une banderole « longue vie à la saucisse » déployée en face de chez lui. Le soir, une olive aux piments était clouée sur la porte, sinistre avertissement. Edouard sentait monter en lui un sentiment oublié depuis des décennies : la peur de l'échec. La force de l'olive l'abandonnait.

Le comble fut atteint 6 mois plus tard.

Edouard ne parvenait plus à produire d'olives aux piments.

Dans ses moments les plus noirs, il avait déjà envisagé la possibilité qu'un jour, son pouvoir l'abandonne. Il redoutait ce moment. Mais ce fut bien plus terrible que tout ce qu'il avait imaginé.

Car il y avait pire que perdre la capacité de générer des olives. Bien pire.

Désormais, Edouard produisait des saucisses cocktail.

Lorsque les premières saucisses roulèrent dans ses mains, ses épaules s'affaissèrent sous le poids d'un fardeau invisible. Son don. Sa mission. Il avait toujours cru que tout cela avait un sens. Il eut soudain l'impression que quelqu'un le regardait d'en haut, et ce quelqu'un pouffait de rire.

Il avait plus de 70 ans. En regardant la génération spontanée de cochonnaille à ses pieds, il se dit qu'il n'avait plus le temps de conquérir le monde une seconde fois pour imposer le culte de la saucisse cocktail. Autant, alors, faire disparaître les preuves.

Il s'assit au milieu de ses saucisses et se mit à manger.



# ANTHONY DANZO

## A Fleur de peau



*Etrange personnage que cet Anthony Danzo qui ne peut véritablement pas atteindre le bonheur s'il n'a pas le sentiment de créer, au moins un tant soit peu...*

*En 1996, il valide un DEA en Sciences du Langage et collabore aux Cahiers de Recherche Linguistique de l'équipe LAN-DISCO (Université de Nancy II), tout en assénant à son jury un « Inchoativité et causativité dans le champ des verbes psychologiques du français et de l'espagnol ». La même année, il obtient le poste de Conseiller Pédagogique en Français Langue Etrangère à Belfast, Irlande du Nord, puis revient en France courant 1998. Il devient quelques mois après Professeur des Ecoles, noble profession qu'il exerce toujours actuellement dans la jolie petite ville d'Epinal (Vosges), en classe de CP. Durant ces longues années d'épanouissement professionnel, il rédige son premier roman (« Factum garmacratique » (SF)), et quelques nouvelles mêlant dystopie, cyberpunk, ou autre space opera.*

*Non content d'écrire (la seule chose qu'il sache «potablement faire» selon ses dires !), Anthony dessine (BD SF), peint à l'aquarelle et, surtout, compose et joue de la guitare électrique au sein de deux formations.*

*En cet instant précis, il regarde probablement pour la millièème fois « Blade Runner », chef-d'œuvre de la science fiction, qu'il connaît absolument par cœur.*

*« A fleur de peau » est sa première nouvelle publiée.*



Ce matin-là, le professeur Mû n'était vraiment pas d'humeur à souffrir les interminables jérémiades dont l'abreuvait quotidiennement Carole Scoriatti. Cela faisait cinq semaines qu'on la lui avait collée aux baskets et pas un jour, non, pas un, elle n'avait manqué de l'exaspérer en pleurnichant sur sa vie ingrate, sur celle – meilleure – des autres, sur le climat (trop froid), la politique (une gangrène), la société (Carole Scoriatti la définissait souvent comme un « cancer à structure épithéliale prédominante »), son chat Glurps (plein de gale des oreilles), sa sœur jumelle Caroline (elle lui ressemble trop), son frigo (vide), la grève des éboueurs ou son portable qui ne passe pas où elle habite.

Cependant, Carole Scoriatti était brillante. Absolument brillante. Incontestablement la plus douée et la plus intuitive des étudiantes qu'il n'ait jamais eue à former. Bien entendu il lui validerait son stage et la gratifierait même d'une appréciation qui la propulserait rapidement dans les meilleurs services une fois sa titularisation prononcée, mais pour le moment, alors qu'elle arrivait à sa hauteur non loin du bloc opératoire, elle devrait se conformer (pour une fois !) à une ligne de conduite simple.

– Bonjour Carole. Non ! Ne me saluez pas, ne vous avisez même pas d'émettre un son. J'ai passé une nuit abominable, le petit a fait ses dents, je me suis engueulé deux heures durant avec ma femme, on m'a bipé trois fois alors que je n'étais pas d'astreinte, j'ai cauchemardé d'éboueurs à tête de chat à cause de vous, et, le pire de tout, c'est que je n'ai toujours pas trouvé la cause de l'infection de Mme Murciano. Vous tâcherez donc aujourd'hui de ne pas venir m'ennuyer avec vos plaintes en cascades et de ne m'adresser la parole qu'avec parcimonie. Par ailleurs, vous vous limiterez à des énoncés au contenu strictement médical.

L'étudiante en dernière année resta sans voix. Jamais le Professeur Mû ne s'était adressé à elle de la sorte. Bien au contraire, il avait toujours eu une petite parole réconfortante à son égard, subtilement intercallée alors qu'elle reprenait son souffle, une petite douceur propre à chasser en elle les ténébreuses pensées qu'elle s'apprêtait à déblatérer, une information médicale nouvelle doucement glissée entre deux de ses lamentations sur les soporifiques cours de Traumatologie du Professeur Bress. Plus que ça, elle avait l'impression qu'il aimait l'écouter, que sa compagnie lui apportait une bouffée d'oxygène en lui rendant ses journées moins longues et plus supportables. Au fil des jours, elle s'était confiée à lui sans retenue. Lui avait accepté silencieusement, religieusement, d'être son confident.

Mais maintenant il lui reprochait ses « plaintes », elle qui finalement ne faisait que converser sur tout, sur rien, dans le seul but de lui faire plaisir (et, elle devait se l'avouer, de lui soutirer quelque parole suave, faisant subseqüemment grandir en elle le récent amour qu'elle s'était découvert pour lui). Après l'avoir laissée totalement s'ouvrir à lui, il la méprisait vulgairement en la rabaissant, il se moquait d'elle et de son univers tout entier.

Tout en enfonçant la pointe de son crayon de papier dans le fond de poche de sa blouse blanche, Carole Scoriatti sentit des picotements assaillir son épiderme, ces mêmes picotements que lorsqu'elle surprit Octavio à embrasser Noémie Beauvertchamp derrière la cabane du père Triss (elle se souvint alors du sort qu'elle avait réservé à Beauvertchamp et à la cabane). Aussi, et c'était là la seule alternative, se détourna-t-elle de son tuteur pour s'enfuir en courant au gré des dédales de l'hôpital, contenant ses larmes et laissant le Professeur Mû tout honteux, progressivement submergé de remords tenaces dont il ne se départit pas de la journée.

Sur les coups de dix heures, l'éminent Professeur Mû eut un mal de chien à venir à bout d'une hidrosadénite sévère présentant une fistulisation avancée et une suppuration odorante infernale. Il ne cessait de penser au mal que ses paroles maladroites avaient causé chez Carole et pestait intérieurement qu'elle ne soit pas à ses côtés pour assister à la greffe de la peau dont Mme Blochon allait profiter.

Avec un mouvement sec du corps qui traduisait une extrême nervosité, Mû demanda à ses assistants de se tenir en place pour la suite.

– Lise, j'en ai fini avec l'excision. La peau saine est-elle prête ?

– Parfaitement Professeur, on peut y aller, mais... vous sentez-vous bien ? Vous n'avez cessé de trembler et sembler hésiter à chacun de vos gestes.

L'expert en dermatologie adressa un regard furtif à Lise par-dessus ses lunettes métalliques. Constatant qu'elle le fixait avec un air inquiet, il le replongea dans l'ouverture béante en faisant mine d'éponger un peu de sang.

– Euh... oui Lise... ça va... Le service de nuit m'a réveillé par trois fois, quand bien même je n'étais pas d'astreinte. Alors vous voyez, je suis un peu tendu. Mais dites-moi, quelqu'un pourrait-il me trouver Scoriatti ? Je souhaite qu'elle assiste, au moins une fois avant qu'elle rejoigne les bancs de l'université, à une greffe de la peau.

Carole s'était en fin de compte résolue à retourner à l'hôpital. Dans l'intérêt de tous, il avait mieux valu, quelques heures plus tôt, quitter les lieux. Aussi avait-elle prestement rejoint la première station et regagné son petit appartement en empruntant la fatigante et sinueuse ligne du tramway 19. A mesure que s'étaient succédé les arrêts, elle était parvenue à retrouver ses esprits, laissant vagabonder son regard parmi ses semblables qui, de part et d'autre de la rame, fourmillaient en tous sens. Après trois quarts d'heure de trajet, comme elle atteignait la cour intérieure du vieil immeuble qui abritait son logement, les picotements disparurent pour ainsi dire complètement, mais elle ressentait toujours de fortes contractures dans le dos. Au moins la crise n'était-elle pas survenue.

C'est un message sur son répondeur qui l'avait décidée à reprendre la route. Le Professeur Mû s'y confondait en excuses et lui assurait ne pas avoir voulu lui manquer de respect. Parfois, avait-il ajouté, les mots vous échappent et se déversent sur vos proches en une pluie acide. Leurs cœurs imbibés se noient alors dans un océan de chagrin. Ce n'est que plus tard, lorsque le mal est fait et bien fait, que vous prenez la pleine mesure de vos atrocités verbales et de la peine qu'elles ont infligée à autrui. « Oh Carole, je vous en conjure, ne m'en veuillez pas... Pardonnez-ma maladresse... Me rejoindriez-vous à la cafétéria de l'hôpital pour 14 heures ? Je ne saurais soigner mes patients décemment vous sachant attristée par ma faute et ne vous ayant pas présenté mes regrets. »

Carole sécha ses larmes sans trop savoir si elles étaient de joie ou de colère, comprima les différentes parties de son corps qui la démangeaient sous ses vêtements, but calmement une tisane. Avant de se rechauffer (de hautes bottes qui lui arrivaient à mi-cuisses), elle gagna sa chambre, ouvrit le tiroir de la commode et en extirpa un petit cahier qu'elle glissa soigneusement dans une enveloppe de papier kraft. A l'aide d'un feutre violet, elle y annota quelques mots, puis les souligna méticuleusement.

Un grand sourire illumina les yeux du Professeur Mû lorsque sa stagiaire poussa la porte vitrée de la cafétéria. Elle vint à lui en n'osant regarder dans sa direction, marchant par petits pas timides, les deux mains plaquant l'enveloppe contre son ventre noué. Qu'irait-elle lui dire ? Qu'elle n'avait pas à quitter l'hôpital pendant les horaires, quelles qu'aient pu en être les motivations. Le Professeur serait en droit d'invalider son stage s'il le voulait et elle aurait beau lui opposer la vexation dont elle avait souffert, ça n'y changerait rien.

Le Professeur Mû s'empressa d'aller au-devant de Carole, qui rougit au moment où il posa ses mains carrées sur ses épaules fluettes.

– Carole ! Vous êtes venue. C'est fantastique. Écoutez, je... je tiens sincèrement à...

La jeune femme releva la tête.

– Professeur... C'est moi qui suis... confuse. Je n'avais vraiment pas conscience d'être si démoralisante pour mon entourage. C'est peut-être pour cela que j'ai si peu d'amis...

Elle lui sourit.

– Vous m'avez ouvert les yeux et je vais m'efforcer à l'avenir de me contrôler. Plus jamais je ne serai ennuyante.

– Je...

Des notes insistantes interrompirent Mû. Ses deux mains quittèrent les épaules de Carole pour plonger précipitamment dans la poche de sa blouse. Elles semblèrent batailler contre toutes sortes d'objets mais parvinrent à en sortir un petit appareil muni d'un écran tactile. Mû l'effleura à la hâte. Un visage s'anima et la voix de Mademoiselle Hims se fit entendre :

– Une urgence au bloc Professeur. Une enfant de six ans gravement brûlée !

– Merde ! J'arrive Irène ! Prélevez immédiatement un échantillon de peau où vous pourrez sur la petite et lancez une culture cellulaire.

Mû entraîna Carole à sa suite en la prenant par la main. Ils couraient à présent dans les couloirs du rez-de-chaussée, évitant soigneusement guéridons, chariots, brancards, sièges roulants et autres pieds à perfusion.

– Carole, je ne veux pas que vous voyiez cette jeune enfant pour l'instant, mais demain je vous laisserai assister à une greffe en filets autologues sur une patiente plus âgée.

Carole s'en félicita, non d'assister à une greffe, mais de ne pas être témoin des souffrances de la petite. Mû s'immobilisa, haletant déjà.

– Prenez deux heures pour avancer dans votre rapport de stage. Vous pouvez utiliser mon bureau. Vous aurez toute la documentation à portée de main. Je vous y rejoindrai dès que possible.

Carole opina du chef montrant qu'elle appréciait ce geste. Mû lui adressa un petit signe d'encouragement en



lui pressant faiblement le triceps. Après quoi il détala derechef. Dans le virage du couloir, il entendit Carole lui crier à pleins poumons :

– L'enveloppe, dans votre poche ! On me l'a remise pour vous aux admissions !

Le chef de service, en habitué des situations de crise imprévisibles – l'ayant fréquemment entraîné, tout au long de sa carrière et des couloirs de l'hôpital, dans des dérapages impressionnants ou des sauts de marche inconsidérés –, se rétablit par miracle d'un évitement de plateaux-repas désespéré sans même télescoper le groupe d'aides-soignantes qui avait surgi de nulle part (certaines avaient crié d'effroi tant elles s'étaient cru embouties par le Professeur). Sans ralentir dans sa course (il voulait atteindre les ascenseurs avant que ceux-ci ne fussent saturés par les collègues), il porta la main à sa poche et sentit effectivement le papier rugueux typique d'une enveloppe kraft. Il ne l'avait jusqu'alors pas remarquée. Carole avait dû la lui glisser discrètement de sorte à ne pas le retarder davantage.

Mû était déjà loin, mais la future diplômée en médecine entendit un « Merci » ricocher sur les parois aux teintes froides de l'hôpital.

Les longs doigts de Carole se rétractèrent pour reprendre place dans leurs poches mais elle les griffa de colère, ce qui les indifféra parfaitement. Elle ne se supportait plus.

Carole était déçue. Le Professeur ne l'avait pas rejoint la veille après l'opération. Elle était pourtant restée une éternité, lui semblait-il, dans le bureau à travailler consciencieusement sur son rapport, puis, la fatigue venant, à arpenter la pièce de long en large. Elle savait que ce genre d'opération pouvait durer des heures. Elle savait aussi que cette pauvre petite enfant avait bien plus besoin du Professeur qu'elle. *Aussi ne lui en voulait-elle pas.*

A force d'allers et venues, l'étudiante s'était endormie sur le canapé molletonné où Mû aimait à feuilleter ses ouvrages médicaux.

De son côté, Mû avait dû faire dache à l'une des opérations les plus éprouvantes de sa vie. Il abhorrait avoir à supporter la vue d'un enfant gravement blessé et cette fois, le spectacle lui avait retourné le cœur. Épuisé et démoralisé, il quittait l'hôpital sans même repasser par son bureau (ni par le secrétariat, où Irène lui avait noté de nombreux rendez-vous) et finissait sa soirée avec trois verres de scotch dans les entrailles, ruminant les images de cette petite fille dans le coma.

Quand le Professeur Mû regagna son bureau, tôt le matin, il ne se rendit pas compte de la présence de Carole. Allongée sur le sofa de cuir brun, celle-ci venait d'ouvrir les yeux, réveillée par le bruit discret de la porte d'entrée. Mû fouilla dans son sac pour en sortir son agenda et consulter son planning. Une enveloppe épaisse marquait la page du jour. Il se la rappela : c'était celle que lui avait remise Carole la veille. Il la saisit et fut surpris de constater qu'elle n'avait pas été postée. En outre, on y avait inscrit quelque chose au feutre violet. Habituellement, les enveloppes provenant du secrétariat comportaient son nom au marqueur noir, souligné, ainsi que le tampon de l'administration. Il lut :

*« A l'intention du Professeur Mû »*

Voilà qui paraissait étrange.

De son poste d'observation, Carole avait reconnu l'enveloppe et ses caractères violets. Elle comprit que son mentor n'en avait toujours pas pris connaissance, ce qui l'embarrassa : elle eût préféré qu'il ait déjà réfléchi à ce qu'elle y exposait et mesuré la gravité des conséquences que cela entraînerait dans sa vie. Elle se résolut donc à rester la plus discrète possible dans son coin.

Mû ouvrit le petit cahier contenu par l'enveloppe. Visiblement, des pages avaient été arrachées. Il s'assit, regarda sa montre, conclut qu'il lui restait un peu de temps. Rivant ses lunettes métalliques sur son nez, il se concentra sur les caractères.

*« Je suis, à mon grand désespoir, je suis... Je ne saurais dire ce que je suis tant ça me bouleverse et me ronge. »*

Mû tourna la page. Celle-ci ne comportait rien d'autre mais cela lui suffisait pour comprendre qu'éventuellement une collègue ou une patiente en pinçait pour lui. C'est du moins comme cela qu'il interprétait cette première page, comme une déclaration d'amour, ce qui n'aurait pas été une nouveauté.

*« Mardi 16 septembre. Je n'ai pas réussi à me contrôler. Je me hais. Noémie Beauvertchamp avait aussi*

*le droit d'aimer Octavio. Mon corps a choisi ÉLASTOPLASTIE pour les saisir tous deux et disloquer leurs membres. Les craquements de leurs os me résonnent encore aux oreilles. C'est affreux, des protubérances longues de trois mètres ont jailli de mon cou, de mes bras nus et de mes joues. Huit tentacules hideux – je les ai comptés – se sont activés à briser chaque membre d'Octavio et de Noémie et ces tentacules venaient de moi. Ma peau a alors choisi ENGLUAGE. Des excroissances plus courtes ont sécrété une substance infâme. Comme guidée par une force mystérieuse, j'ai laissé couler la sécrétion sur les deux corps sans forme. Elle les a totalement recouverts. Ils paraissaient enduits d'une épaisse couche de colle. Une fumée jaunâtre s'est vite dégagée d'eux. En quelques secondes, il ne restait plus rien. Je suis revenue à moi et constatai que mes tentacules avaient complètement détruit la cabane du père Triss. Je me sauvai à toutes jambes. »*

– Qu'est-ce que c'est que ces âneries !? (Mû parlait à voix haute ; Carole eut un léger mouvement de recul, l'air consterné).

*« Jeudi 12 août. J'ai 15 ans. Je hais les fourmis. Elles me font peur. Ma peau élimine les fourmis lorsqu'elles foulent sa surface. Aujourd'hui encore – une chance que papa et maman ne l'ont pas vu –, ma peau a choisi ABSORPTION. Je n'y suis pour rien. La fourmi s'est aventurée. Deux bourrelets l'ont encerclée et l'ont absorbée. Ils ont un peu gigoté pour la broyer et elle a disparu. Quand je suis en classe et qu'une mouche se pose sur mon front, je la chasse vite avant que quelqu'un ne s'aperçoive du phénomène. Je n'aime pas les mouches, mais elles ont le droit de vivre après tout. Sur le front je dois faire vite, les monticules de peau se forment instantanément et malgré ma rapidité, la plupart du temps l'insecte inconscient est déjà assimilé par ma peau. »*

*« Cours de chimie du 27 janvier. Cet idiot de James a laissé tomber de l'acide nitrique sur ma main. Fort heureusement pour lui, ma peau n'a pas choisi PROPULSION, sans quoi le pauvre aurait à cette heure les yeux brûlés par l'acide. Elle a juste opté pour INDOLORIS. Le liquide s'est écoulé le long de mes doigts et a fini sa course dans le lavabo. Une petite flaque d'acide s'était répandue sur la table de travail. James prit peur pour moi (et pour lui : M. Mortz nous aurait tués s'il avait vu cela, d'autant que je n'avais pas mis mes gants de protection – à quoi bon ?). Il me chuchota, affolé, de faire couler de l'eau abondamment sur ma main. Pour lui faire plaisir je le fis immédiatement. Je pris ensuite une éponge épaisse pour assécher la surface de la table couverte par l'acide, bien que j'eusse très bien pu simplement apposer ma main pour le faire.*

*Il fallut une bonne heure avant que James ne soit complètement rassuré. Je lui montrai ma main. Elle n'était nullement attaquée par le produit. Pour ne pas éveiller ses soupçons, je remerciai James de m'avoir donné l'idée de me rincer tout de suite à l'eau.*

*Pour une fois, ma peau n'avait meurtri personne. Une chance que ce jour-là M. Mortz ne m'ait pas collé cet ignare de débile de Martin. Lui aurait été défiguré par l'acide repropulsé. »*

*« Oh, mon Dieu, qui suis-je, Seigneur Tout Puissant, que suis-je ? »*

Le professeur Mû releva la tête et rehaussa ses lunettes. Le jour pointait.

– Bonté divine, quelle imagination fantastique. C'est passionnant.

Carole en resta bouche bée. (Mais que... Mais... Enfin ! Mais non !)

Mû s'enfonça davantage dans son fauteuil et contempla le plafond comme l'on aurait contemplé les étoiles. Très vite cependant, il se replongea dans la lecture de ces incroyables divagations auxquelles il commençait à prendre sérieusement goût.

*« Quelques jours après la célébration de mes seize ans, je me décidai enfin à me rendre au confessionnal. J'entrai dans l'ouvrage de bois massif la peur au ventre. L'église était pour ainsi dire vide, mais M. Haubert, le curé du village, attendait tapi dans l'ombre, juste derrière la cloison qu'on vient lui livrer les infâmes péchés dont nous étions tous coutumiers par chez nous. « Je t'écoute ma petite, confie au Seigneur ce qui te dérange », l'entendis-je me susurrer. Je n'osais regarder dans sa direction, si bien que la vue de mes nu-pieds me satisfit. D'une voix à peine perceptible, je lui avouai tout. Ce fut bien plus facile qu'il n'y aurait paru. Sans doute car cela soulageait ma conscience.*

*Très vite j'entendis son banc craquer et le frottement de son habit religieux contre la paroi. Par ces gesticulations je conclus qu'il éprouvait de l'embarras. C'était la moindre des choses. Avec maîtrise, il prononça doucement les mots qu'il estimait nécessaires en pareille circonstance : « Ma petite, rassure-toi, tu n'as commis là*

*aucun péché. Mais, comme tu le sais, j'ai fait un vœu, un vœu très important pour l'homme que je suis. J'ai fait vœu de chasteté. Cela signifie que je ne pourrai t'offrir qu'un amour spirituel, mais ne te trompe pas, un amour spirituel autrement plus puissant, l'amour de Dieu ».*

*Ces paroles affolèrent mon épiderme. Je le suppliai : « Vous ne comprenez pas, c'est votre corps que je veux. Je vous veux tout entier, avec moi, contre moi, je vous en conjure mon Père, je vous aime tant ». Quelques secondes s'écoulèrent, le temps pour M. Haubert de retrouver, si je puis dire, ses esprits. J'entrevis dans ce silence un espoir. Il réfléchissait. Mais la sentence tomba, sèche et impitoyable : « C'est impossible ma petite, tu le sais ».*

*Une montagne venait de s'ébouler sur mes frêles épaules. J'étais sonnée. Je voulus continuer ma plaidoirie et le convaincre de céder à la tentation au lieu de quoi je lui affirmai comprendre sa position.*

*Les tentacules s'infiltrèrent dans les petits trous par dizaines percés dans la cloison qui nous séparait. Là-ci-de suintant de mes pores fit fondre le bois et il se trouva face à moi, pieds, mains et mâchoire ligotés, les yeux exorbités. OLFACTO-VIRULENCE se déclara. Une odeur fétide de marais pénétra ses narines. M. Haubert devint instantanément aussi rouge que les braises de l'Enfer. Dans le même temps, mon corps se couvrit de pustules sordides, ce qui en disait long sur ma déception car si OLFACTO-VIRULENCE eût suffi à ronger les voies respiratoires de mon captif, il fallut de surcroît que se manifeste PURULENCE !*

*Les pustules acnéiques parvenues au maximum de leur développement éclataient en produisant des bruits immondes et en projetant des gouttelettes putrides sur le visage de l'homme de Dieu. Une odeur de grillé s'échappait de sa peau à chaque impact de liquide. Je compris horrifiée que les gouttelettes de ce pus abject lui perforaient le visage quand j'aperçus par endroits son squelette. Il n'avait à aucun moment pu hurler. Dès le début, les tentacules lui avaient cadennassé la mâchoire et OLFACTO-VIRULENCE lui avait brûlé les poumons.*

*Quelques temps plus tard, je revins à moi, comme m'éveillant d'un cauchemar. Ma peau avait retrouvé sa douceur habituelle. Le corps de M. le curé, mon bien-aimé, celui dont je buvais déjà les paroles au catéchisme étant petite, celui dont j'étais discrètement amoureuse depuis plusieurs mois déjà, pendouillait de chaque côté de la cloison mangée par l'acide.*

*Affolée, j'arrachai l'épais rideau du confessionnal, traversai l'église en courant, contournai le cimetière et m'enfonçai dans les plants de maïs pour m'y cacher, y pleurer et y vomir ».*

Le professeur Mû se sentit pour le coup très mal à l'aise. Autant il avait pris plaisir à lire comment la peau de cette collégienne hors du commun se jouait de l'attaque d'une coulée d'acide nitrique, autant la description du massacre d'un homme de foi en des termes si abominables lui fichait la chair de poule. Il reposa le cahier sur le bureau, se frotta les yeux en bâillant et réalisa qu'un bon café serait de bon aloi.

Là s'alluma son visiophone, projetant sur son visage fatigué une lumière bleutée apaisante. Mlle Hims lui souriait mais paraissait inquiète.

– Professeur, tout le monde vous attend pour les visites et le Professeur Frich ne cesse de me harceler au sujet de l'infection de Mme Murciano... Mon Dieu, mais vous avez une mine épouvantable !

Mû se rendit en effet compte qu'alors qu'il observait l'écran sa bouche était figée en une grimace détestable et que son front était aussi plissé que la peau d'un Shar-pei.

– Mlle Hims, je viens de ressentir quelques vertiges et mes tempes me font un mal de chien. Je vais me prendre un café bien serré et essayer de me requinquer avant de venir. Dites à tout le monde de commencer sans moi. Je prendrai le train en marche dans une petite demi-heure. Quant à Frich, qu'il aille au diable, et vous pouvez le lui dire. Une dernière chose, Carole est-elle arrivée ?

– Je ne l'ai pas vue, mais elle est peut-être déjà avec le groupe pour les visites.

Mû salua Mlle Hims et désactiva le visiophone. « Voilà qui me laisse une dizaine de minutes pour finir, j'ai vu qu'il ne restait plus grand chose », pensa-t-il.

L'éminent Mû déplia ses longues jambes qui le portèrent en deux foulées à la machine à café. Après avoir versé l'eau et une quantité démentielle de café dans le filtre, il pressa le bouton et lâcha à pleine voix, tout heureux de comprendre :

– J'y suis ! Toutes ces histoires relatent des réactions dermiques, saugrenues certes, mais dermiques. Il est là le lien avec moi. Des histoires de peau !

Carole Scoriatti sentit son cœur battre sous son corsage, mais le « saugrenues » éveilla en elle des fourmillements au bout de ses doigts. Elle se concentra pour que tout ne dérape pas. Après tout, quand il aurait tout lu,

ses espoirs les plus fous se...

– C'est cela, des histoires sur un personnage présentant des propriétés dermiques extraterrestres. Ça ne peut être qu'un coup de Lisa. Ma petite nièce finira écrivain, elle l'a toujours dit. Cette petite, si c'est elle, a vraiment une imagination débordante, mais il faut admettre qu'elle doit être complètement siphonnée pour sortir des trucs pareils, et si atroces ! Quoi qu'il en soit, il faudra que je l'appelle ce soir pour la remercier de cette attention et la féliciter pour son style.

Carole faillit s'étrangler. Qu'allait-il chercher ? Fallait-il être imbécile pour ne pas voir que les propos narrés n'avaient rien de chimérique ! Une vive et inquiétante douleur traversa sa colonne vertébrale et la contraignit à mordre ses doigts pour ne pas crier. Mû fit alors soudainement volte-face. Carole réalisa qu'elle était sur le point de se faire repérer. Mû regardait fixement dans sa direction. Carole, honteuse d'une part, le dos endolori d'autre part, restait pétrifiée. Étonnamment, le chirurgien regagna son bureau comme si de rien était. Elle ne comprit pas immédiatement pour quelle raison il n'avait rien dit en la voyant, mais en baissant la tête pour s'examiner, ne distinguant que l'assise brunâtre du canapé, elle crut voir à travers elle et tout devint clair dans sa tête : une protection de peau tendue devait l'avoir enveloppée pour cacher ses habits, ses yeux et ses cheveux. Ensuite, sous le diktat de son inconscient, son corps avait opté pour CHROMIE (voilà qui faisait bien longtemps). C'est ainsi que Mû n'avait pu voir que la parfaite réplique de son canapé, de sa moquette et des feuilles de la plante artificielle qui passait dans son champ de vision en posant son regard sur elle. Si l'invisibilité était phénomène impossible, elle savait que par mimétisme, à l'instar du caméléon, elle pouvait s'en approcher.

Un très vieux souvenir vint à Carole. Pour se venger de Paul, qui n'avait pas voulu l'embrasser sur la bouche en maternelle, elle avait usé de CHROMIE l'espace d'un instant, dans la cour près du toboggan. Paul avait hurlé de terreur quand le visage de Carole s'était comme par magie couvert d'écaillés vertes hideuses et il suffisait depuis cet instant terrifiant qu'elle fronce les sourcils en souriant du coin de la bouche pour qu'il éclate en sanglots. L'année suivante, il avait déménagé et elle ne l'avait plus jamais revu.

Un délicat bruissement tira l'étudiante de ses pensées. Mû tournait des pages, une tasse de café fumante posée à proximité du visiophone. Il espérait parvenir à achever sa lecture avant de quitter la pièce. Au vu de ce qui restait, ça ne serait plus bien long. À l'exception de ce qu'il avait déjà lu et des quatre dernières pages du cahier, tout avait été arraché. Lisa avait dû écrire des horreurs pires que les précédentes et les avoir supprimées de crainte de les lui faire lire.

Le texte suivant, écrit erratiquement sur l'avant-dernière page, était difficile à déchiffrer et comportait taches d'encre et ratures en pagaille. Mû se concentra, attaqua la première phrase.

***« Je n'en puis plus. Ma peau est dotée d'une sorte de conscience. Cette conscience semble obsédée par l'idée de vouloir me protéger contre toute forme de douleur. Ce faisant, elle enlève le mal par le mal. Je ne peux la contrôler, je ne peux absolument rien faire contre sa volonté. Elle fait de moi une criminelle multirécidiviste.***

***J'ai tenté plus d'une trentaine de fois de mettre fin à mes jours pour épargner mes semblables. C'est sans compter sur sa protection. Je croyais pourtant y parvenir en m'immolant par le feu. Profitant de ce que j'étais en vacances dans mon village natal, j'ai incendié avant-hier la maison de Mme Verne, décédée la semaine passée, et me suis jetée droit dans le brasier. C'était une vision apocalyptique. Les flammes de l'enfer formaient un mur orangé tout autour de moi et mordaient chaque parcelle de mon corps, des bouteilles de gaz et des bidons d'essence stockés dans le garage explosaient, les plafonds s'effondraient, mais je n'en ressentais pas le moindre dérangement. En surnombre, les tentacules écartaient instantanément poutres et autres projectiles indésirables susceptibles de m'atteindre. Je me résolus à quitter les lieux, déçue, lorsque je perçus, faiblement par-dessus le vacarme, la sirène des pompiers. Ma connaissance des chemins retirés menant aux champs m'aida à disparaître sans peine (je les ai tant empruntés pour me cacher). Il valait mieux, car j'étais nue comme un ver, les cendres de mes habits s'étant disséminées dans le fournil. Ma peau roussie et fumante finissait de se régénérer. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sa surface avait repris son aspect lisse et brillant. J'appelle depuis REGENESIS ce phénomène de récupération en temps réel. En revanche, je perdis ce soir-là l'ensemble de ma pilosité. Cachée dans ces bons vieux champs, j'attendis des heures (ma peau ne craint pas le froid non plus) que les habitants sous le choc – mes parents compris – se rendorment pour pouvoir réintégrer ma chambre. Rhabillée, le crâne chauve, je disparus discrètement du village en laissant un mot à demi mensonger à mes parents : je rentrais à Paris (c'était vrai), une amie dans le besoin requérant ma***

présence dans les plus brefs délais (c'était faux).

*De retour sur Paris, la colère me mena chez Arthur Koff. A mon entrée à l'université je le trouvais mignon. Mélissa eut la mauvaise idée de le lui répéter (nous avions pourtant convenu qu'il s'agissait d'un secret) et la bonne idée d'abandonner la fac pour suivre son ami dans le sud, sans quoi elle ne serait probablement plus, mon Dieu c'est terrible, de ce monde ! Arthur, je l'ai su par Péguy Ribot, s'est alors ri de moi en m'humiliant devant ses copains, tous plus stupides les uns que les autres. Même les yeux bandés, on ne voudrait pas de moi, scandait-il à qui mieux mieux !*

*DUPLICAT fit prendre à mon visage l'apparence de Mélissa. Arthur fut ravi de voir qu'elle était revenue sur sa décision de vivre dans le sud et m'ouvrit avec un sourire radieux. Je luttai contre l'envie de lui faire du mal. Je tins un quart d'heure environ, mais quand il essaya de m'embrasser en prononçant le nom de Mélissa, deux de mes doigts, le pouce et l'index de ma main gauche, élirent DURCISSEMENT, lui attrapèrent la langue et la comprimèrent avec une déconcertante facilité – avec DURCISSEMENT, mes doigts pourraient vriller un rail de chemin de fer ! Un broyat visqueux en résultat, tout sanguinolent, et Koff tomba dans les pommes après avoir poussé un beuglement déchirant. Là-dessus, je m'éclipsai.*

*Comment ai-je pu faire ça ? Je suis un monstre. »*

– C'est carrément atroce !, s'indigna Mû avec une expression de dégoût visible au double-menton qui venait de se former à la base de sa barbe naissante.

Un peu agacé par la redondance à dominante macabre qui ressortait de chaque texte et puis, ne formant qu'un paquet de nerfs – c'était à chaque fois le cas lorsqu'il préparait lui-même son café –, l'émérite Mû balança dédaigneusement le cahier sur son sous-main et jaillit de son fauteuil tel un ressort. En un éclair sa blouse blanche était enfilée. Il montrait soudainement une nervosité en parfait contraste avec l'attitude concentrée et studieuse qui le caractérisait l'instant d'avant. Déjà il appuyait sur la poignée de la porte, ce qui ne l'avait pas empêché d'avoir maugréé en un temps record moult récriminations, parmi lesquelles « Suffit les conneries, pas que ça à foutre que de lire ces saloperies, il y a une petite qui a besoin de moi, et elle elle souffre pour de vrai ! », « J'espère que Scoriatti ne va pas me refaire le coup des larmes aujourd'hui, je l'aime bien cette petite mais c'est le boulot ici, pas le bureau des pleurs », « Je lui avais pourtant bien dit à la frangine de s'occuper de sa môme, voilà maintenant où elle en est la petiotte : elle écrit ; faut vraiment qu'elle soit seule pour passer son temps à écrire, à son âge... Encore elle écrivait des petites histoires marrantes pour les enfants, des poèmes pour le club de littérature du lycée, des articles, elle qui avait envisagé faire journalisme, ou des saynètes pour le spectacle de fin d'année, mais là elle est complètement barrée la pauvre. Faudra que j'en touche quand même un mot au nouveau pédopsychiatre du service ; écrire des choses pareilles à son âge... », « Eh merde, j'ai oublié de rappeler le labo ! », « Faut que la petite s'en sorte..., faut qu'elle s'en sorte », et finalement « Putain faut qu'elle s'en sorte... ».

La porte ne bougea pas d'un centimètre. Le Professeur avait beau tirer, on eût cru qu'on l'avait verrouillée. Mû ne s'enfermait pourtant jamais à clef.

Une substance visqueuse s'enlaça autour du cou de Mû et exerça une pression telle qu'il porta les mains à la chose pour la faire lâcher prise. Tout en maintenant la strangulation à un niveau critique (Mû semblait lutter contre des câbles en acier), une deuxième émanation gluante encercla ses chevilles et le souleva. Il se sentit secoué en tous sens, ballotté à travers la pièce. Ses épais ongles tentaient bien de meurtrir l'alien mais, ce faisant, la surface localisée en l'endroit qu'il s'efforçait de griffer s'amollissait et se gorgeait d'une huile glissante qui rendait toute tentative vaine. Aussitôt l'attaque avortée, la peau reprenait sa dureté.

Un rire démoniaque émana de derrière lui. Il l'entendit, bien qu'il sentit la vie quitter son corps. La chose relâcha légèrement son emprise. L'air réalimenta ses poumons. Ses bras n'avaient plus la force de se soulever et pendaient désormais le long de son corps, inertes.

Quand l'entité surnaturelle pivota Mû d'un demi-tour sur lui-même pour le placer face à elle, ce le fut si brutalement qu'il entendit craquer quelque chose dans son dos. Ensuite seulement il en ressentit la douleur. Un unique et guttural petit râle fut le témoignage de sa douleur.

Mû rouvrit difficilement ses yeux d'où saillaient une myriade de petites veines prêtes à éclater. Il ne put réprimer un haut-le-cœur dont le mutant permit l'évacuation en relâchant complètement la pression sur sa gorge. Mû vomit. Lui qui pensait avoir tout vu, comment était-ce possible ? La bouche dégoulinante, il contemplait une créature à apparence humaine qui se tenait face à lui et remarqua qu'il était relié à elle au moyen des deux appendices qui le maintenaient en suspension par le cou et les chevilles. Ces deux appendices formaient le pro-

longement de ses deux mains. La créature portait des vêtements amples sous lesquels naissaient des dizaines de longs tentacules qui, s'insinuant par son col et ses manches, venaient serpenter devant son visage.

Lentement elle l'attira à lui. Des tentacules s'écartèrent. Il découvrit ses yeux. De magnifiques yeux bleu-gris, plongés dans les siens. Il pouvait à présent respirer correctement. Fait nouveau, il flottait à hauteur de cette somptueuse paire d'yeux en position horizontale. Hypnotisé par ce regard surréaliste, il hasarda, réalisant après coup que son audace pouvait lui coûter la vie dans l'instant, une question.

– Qui... qui êtes-vous ?

La forêt de tentacules se résorba progressivement. Petit à petit, un visage humain se façonnait, petit à petit celui de Mû déperissait. Avant même qu'elle ne soit totalement elle-même, le Professeur, haletant de terreur et de fascination, articula en un murmure à peine perceptible son prénom :

– Ca... Carole... C'est vous Carole ?

La jeune femme affichait une extrême tension. En elle bouillonnait une colère cyclonique. Mû sentit le tentacule supérieur se resserrer sur sa pomme d'Adam. Les autres s'agitaient en tous sens. Son corps fut plaqué contre le plafond. Immobilisé de la sorte, Carole le toisait d'un air haineux et triomphal, sur quoi elle s'adressa à lui d'une voix effrayante, presque masculine :

– Vous n'avez pas fini votre lecture !

Mû fut encaissé sans ménagement dans son siège. Les tentacules rentrèrent dans les mains de Carole, comme aspirés. Celle dernière s'approcha. Elle saisit la tasse de café qui jouxtait le visiophone. Une couche de peau jaunâtre recouvrit intégralement l'objet.

– Veuillez lire la fin M. le Professeur, lui ordonna-t-elle, en suggérant d'un hochement de tête qu'il se concentre sur la tasse.

Mû réexamina la main de Carole, redevenue « humaine ». Un sable fin s'écoulait entre ses doigts et rebondissait sur son bureau.

– Je vous en prie, je vous écoute, insista-t-elle, alors que ses joues ne cessaient de se déstructurer sous les yeux horrifiés du scientifique.

« *Cher Professeur,*

*1) Vous en savez tellement sur moi, et si peu en même temps. Vous connaissez à présent la nature de la damnation qui s'est abattue sur moi. Je suis une créature infernale qui ne peut tolérer l'idée de ne pas être aimée de celui qui m'attire, ni même être trahie en amitié. Comment ai-je pu mériter ce châtiement que celui de ne pouvoir aimer sans risquer de créer la désolation ?*

*Or, Professeur, je vous aime... Oui, je vous aime. C'est terrible.*

*J'ai essayé de résister, mais tous les jours à vos côtés, comment faire ! Je ne suis rien pour vous, qu'une petite étudiante de plus.*

*Une étudiante. Ça y est, vous y êtes. Il n'y a pas trente-six étudiantes à vos côtés ces temps-ci.*

*Je ne veux pas attenter à votre vie. Je ne veux pas vous perdre. Comment vais-je faire ? Je suis perdue. Et vous qui, lisant cela, me prenez pour une folle... »*

Un silence de plomb envahit la pièce. Une larme coulait sur la joue de Carole. Mû ne la vit pas.

– Continuez, fit-elle en s'essuyant d'un revers de manche. La prochaine interruption pourrait vous être fatale.

« *2) Je vous le demande à genoux, guérissez-moi ô mon bon Professeur. Analysez-moi, ponctionnez-moi, sectionnez-moi, étudiez mes cellules, prélevez mon ADN, extrayez de mon organisme un fragment de peau (avec mon consentement elle vous laissera faire). Par pitié, consentez à m'aider. Vous êtes mon dernier espoir. Ce peut être notre salut à tous les deux.*

*Carole Scoriatti, Paris le 17 juin »*

A présent, Carole était assise par terre, aux pieds de son instructeur. Elle releva vers lui un visage éploré, inondé de larmes qui ne gouttaient pas, absorbées par les tissus de sa peau au niveau de son menton. Mû en eut le cœur retourné. Enlacée à ses tibias, elle lui implorait pardon, encore et encore.

Mû la releva avec peine, véritable poids mort au faite du désarroi. Il ne pouvait partir ainsi, profitant de sa détresse, sans rien dire, elle lui ôterait la vie sans même s'en rendre compte. Il devait peser ses mots. C'est ce qu'il

fit, le plus calmement du monde :

– Je vous aiderai Carole. Je trouverai la solution, je vous en fais le serment. Je viendrai à bout du démon qui est en vous et plus jamais il ne vous importunera.

Les yeux de Carole brillèrent de mille feux ardents.

– Carole, ma petite, écoutez-moi ma douce, je n'aurai même pas besoin de vous aimer, ajouta Mû avec gentillesse, car (il parlait très bas), c'est ma femme, Carole, vous comprenez, que j'aime. Ma femme et mon petit garçon... Vous vous souvenez ?

Carole inclina très légèrement sa tête sur le côté. Quelques secondes s'écoulèrent. Elle ne le voyait déjà plus. Mû ne remarqua pas le cube dermique hermétique qui les engloba tous deux. Son hurlement n'en franchit pas ses parois lorsque Carole excisa à vif un lambeau dans sa nuque à l'aide d'un scalpel. Elle découpa ensuite l'un de ses tentacules sur quelques centimètres puis plaça la chair mutante sur la nuque béante du docteur qui continuait de hurler de douleur en pleurant. Le greffon, trop petit mais raccordé sur l'une de ses extrémités, s'allongea pour saturer complètement l'espace. Il se riva à la peau du cou existante et le sang cessa de couler. Le Professeur se raidit. Ses cris cessèrent comme par enchantement. Un frisson dont il pouvait suivre précisément le tracé parcourut son corps avec paresse mais sans en omettre la moindre parcelle. A son passage, les districts de peau se repigmentaient. Il accueillit cela avec extase. La contamination s'acheva au bout de quelques minutes.

Radieux, il prit la tête de Carole entre ses tentacules et lui sourit :

– Allons-y, mon amour. Il n'y a pas un instant à perdre. Si nous voulons qu'elle survive, la petite a elle aussi besoin d'une greffe dont tu as le secret. Ensuite seulement nous réfléchirons à nos cas...

Carole le serra tendrement. Elle était heureuse.

